LECTURES
POUR LES
ENFANS.

SECONDE PARTIE.



LECTURES
POUR LES
ENFANS;

Ou Choix de petits Contes, également propres à les amuser & à leur faire aimer la Vertu.

SECONDE PARTIE.

Chaque Partie se vend séparément.



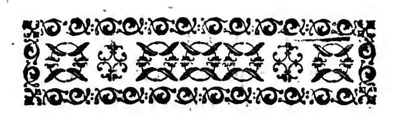
A LA HAYE,
Chez P. F. Gosse, Libraire de S. A. S.

M. DCC. LXXVIII.

TABLE

des matieres de cette seconde Partie.

FIN DE LA TABLE.



LECTURES POUR LES ENFANS.

SECONDE PARTIE.

Lettre d'un Pere sur l'ingratitude de son Fils.

Je suis infirme, accablé d'années, relégué à la campagne, où l'on a livré ma vieillesse à la discrétion d'un domestique sans charité pour mon âge, ni pour mes infirmités, qui m'oublieroit toujours, si je n'étois importun, & dont il faut que j'impatiente la brutalité, pour

en arracher quelqu'attention à mes besoins ; enfin auprès de qui l'on ne m'a laissé d'autre appui que la pitié que je devrois lui faire, & que je lui fais si peu, qu'il abuse de l'oubli cruel où m'a laissé son maître. Helas ! ce qui m'afflige le plus, ce qui fait toute l'amertume de mes peines, c'est que le maître dont je parle, vous le dirai-je, Monsieur ? C'est qu'il est mon fils. Je suis sûr que mon état vous touche ; mais quelque bon cœur que vous ayez, vous n'en sauriez comprendre toute la misere : il faut être à ma place, il faut être pere pour en sentir toute l'étendue.

C'est sans doute un étrange malheur que d'être à mon âge rebuté de tout le monde, ou de se voir à la merci de l'humanité des étrangers, de gens qui ne sont ni vos amis, ni vos parens ; de ne trouver qui que ce soit qui s'intéresse

véritablement à vous, & qui vous ſoulage & vous aide à ſupporter ce reſte de vie languiſſante, où vous ne pouvez plus rien pour vous & où vous êtes à charge à vous-même. Dans de pareilles extrêmités, un homme eſt fort à plaindre, enfin, il ſouffre beaucoup, & puis il meurt. Eh bien! Monſieur, ſoyez-en perſuadé, l'infortune de cet homme-là n'eſt rien auprès de la mienne, s'il n'a point d'enfans, ſi Dieu ne l'a pas fait le pere d'un fils qui l'abandonne. Non, ce n'eſt rien que d'être délaiſſé des autres hommes, de n'avoir à ſe plaindre que de leur peu de compaſſion: il n'eſt pas étonnant qu'ils ſoient durs, impitoyables; vous ne leur êtes rien. Ce ſont des indifférens, des inconnus que vous preſſez d'être généreux; ils ne veulent pas l'être pour vous, ils le ſont peut-être pour d'autres; & ſi vous ne

fouffriez pas, vous n'en exigeriez rien.

Mais, Monfieur, vous imaginez-vous bien ce que c'eft qu'un fils ? Savez-vous comment on le regarde, ce qu'on en attend, ce qu'il vous eft ? Eft-il pour vous un homme comme un autre ? Ah ! c'eft ici où les expreffions me manquent ; c'eft ici où mon cœur eft faifi, où je fouffre ce qui n'eft point douleur, ce qui n'eft point défefpoir, mais quelque chofe de plus cruel que tout cela. Oui, l'on vit encore ; il refte encore du courage & des forces, quand on fent de la douleur & du défefpoir : & moi, Monfieur, je ne vis plus, je ne tiens plus à la vie que par un fentiment de trifteffe qui me pénétre, qui confond & qui glace mon âme, qui ne me laiffe ni crainte, ni efpérance, qui m'anéantit. Les hommes d'aujourd'hui me rejettent

& m'abandonnent; & ce n'eſt encore là qu'être rejetté & abandonné des hommes: mais mon fils me rejette & m'abandonne comme eux, & c'eſt être rejetté & abandonné de la nature entiere. Il étoit mon unique appui, ma reſſource; mais une reſſource qu'il me ſemble que rien ne pouvoit m'ôter, qui étoit à moi, qui ne dépendoit ni de la faveur, ni de l'humanité des hommes. Que mon fils fût généreux ou non, la nature, les préjugés même, l'éducation qu'on donne à ſes enfans, la tendreſſe qu'on prend pour eux, l'habitude qu'ils ont de reſpecter leur pere, tout me garantiſſoit l'amour de mon fils pour moi; tout m'aſſuroit que cet amour étoit mon bien; tout dans ſon cœur devoit m'excepter des autres hommes; eût-il été ſans honneur pour eux, tout me lioit à lui, fût-il né l'homme du monde

le plus haïſſable, aurois-je pu le haïr, en aurois je moins ſenti que j'étois ſon pere? Nos enfans, pour nous éprouver ſenſibles, ont-ils beſoin de le meriter, d'être bons & aimables? Helas! que font ſur nous leurs vices? qu'affliger notre amour ſans le rebuter.

Oui, mon fils, du fond de l'état où vous m'avez mis, de cet état d'abattement où je languis, c'eſt mon amour qui s'éleve: vous n'avez pu me l'ôter; c'eſt lui qui ſe plaint de vous. Il ne m'eſt dur de vivre encore que parce que je vous aime toujours. Non, je ne ſouffre que parce que c'eſt vous qui me maltraitez: votre cœur ne me connoît plus, & ma tendreſſe ſubſiſte encore: je n'ai pu ceſſer d'être votre pere: comment avez vous fait pour ceſſer d'être mon fils? Il n'y a donc plus rien qui tienne à moi dans la nature. Tout s'eſt

donc desuni d'avec moi, je n'y vois plus qu'un désert. J'y suis seul ignoré de tout l'univers, de mon fils que je regrette, que j'appelle à mon secours, & qui m'ignore comme tout le reste des hommes.

Cependant, Monsieur, qu'ai-je fait contre ce fils? De six enfans que j'avois il me resta seul. Je n'étois pas riche, mais je l'aimois tendrement; & dans l'éducation que je lui donnai, mon économie & l'industrie de mon amour, me tinrent lieu de richesses; il répondit à mes soins. Je l'envoyai à Paris y suivre le barreau, je m'ôtois presque le nécessaire pour l'y soutenir. Il y fit effectivement des progrès qui lui acquirent l'estime de ceux qui le connoissoient; & comme il étoit assez bienfait, qu'on le voyoit laborieux, une Dame riche, dont il faisoit les affaires,

en eut ſi bonne opinion, qu'elle lui offrit ſa fille, pourvu qu'en ſe mariant il eût du moins un bien médiocre. Ce bien mediocre étoit entre mes mains; il conſiſtoit en deux petites terres qui venoient, partie de mon patrimoine, partie de mes épargnes, & dont le revenu avoit ſervi à l'avancer & à me faire vivre.

Il m'écrivit la propoſition de la Dame, me marqua tous les avantages du parti qu'on lui offroit, & me dit que ſa fortune étoit entre mes mains. Hélas! elle ne pouvoit être plus ſûre: je partis pour Paris, & je convins tout d'un coup de lui donner la moitié de ce que j'avois, & de lui aſſurer l'autre.

Son mariage ſe fit quelques tems après: il quitta le barreau pour des emplois qui paroiſſoient meilleurs: ſa femme mourut en mettant un enfant au monde; je perdis beaucoup; elle m'aimoit, & ſa mé-

moire me ſera toujours chere.

Quatre ou cinq mois après ſa mort, mon fils, pour certains deſſeins, eut beſoin d'une ſomme conſidérable d'argent; il en emprunta, mais il lui en manquoit encore. J'étois alors content de lui : je ſuis né ſimple & plein de franchiſe: je le croyois plus amoureux de mon repos que moi-même; & en vendant ce qui me reſtoit pour achever ſa ſomme, je voyois ſeulement que c'étoit un bien qui changeroit de nature, ſans changer de maître.

Je le vendis donc, ſuivant ſon envie, & cela ſans prendre aucune précaution pour moi; la choſe ſe fit entre nous deux ſeulement : l'argent en fut employé ſuivant ſes vues: elles réuſſirent au delà même de ſes eſpérances. Le voilà puiſſant, après quoi il voulut jouir ſans travailler davantage: ſa maiſon prit une autre face: il ſe jetta dans les

plus grands airs : des amis plus confidérables fuccéderent à ceux qu'il avoit eu d'abord ; il fe défit infenfiblement de ces derniers, dont le commerce lui parut alors trop bourgeois ; & commença enfin à rougir de moi.

Je m'en apperçus ; mais d'abord je crus me tromper. En ce temps-là je tombai malade ; & je vis qu'il me négligeoit dans le cours de ma maladie. Ses domeftiques, à fon exemple, me négligerent auffi, cela me chagrina férieufement. Je le fis prier de venir dans ma chambre, où il n'étoit pas entré depuis quatre jours : il y vint ; je me plaignis à lui du peu de foin qu'on avoit de moi. — C'eft que vous êtes un peu difficile, mon pere, me répondit-il. — Voilà la premiere fois que vous me le dites, lui repartis-je, & votre réponfe m'étonne. — Ce n'étoit pas trop la peine de m'en-

voyer chercher pour me quereller, comme vous faites à tout le monde, me dit-il là-dessus ; on a soin de vous tout autant qu'on le peut ; cependant vous vous plaignez toujours. Que faire à cela ? Tâchez de vous remettre : quand votre santé sera meilleure, je vous conseille d'aller demeurer à la campagne, vous y serez plus tranquille qu'ici, vous y vivrez à votre fantaisie ; je me trouve dans un genre de vie qui ne vous convient pas ; & nous ne nous gênerons ni l'un ni l'autre.

Il sortit après ce discours, pendant qu'un valet, qui l'avoit entendu, tournoit la tête pour rire & se moquer de moi.

Le procédé de mon fils m'avoit frappé : l'action de ce valet me perça le cœur. Je vis ce que j'allois devenir ; je compris que je n'étois plus qu'un étranger dans la maison de mon fils, & qu'enfin lui & moi

nous étions deux. Je fus encore quelques jours au lit : je me levai ensuite; mes forces revinrent un peu; je m'habillai du mieux que je pus. On alloit dîner, j'entendis sonner & j'appellai quelqu'un pour m'aider à descendre : on me répondit; mais personne ne vint. J'essayai donc de descendre en me soutenant avec ma canne, & j'étois déja à la moitié de l'escalier, quand mon fils parut à la porte de son appartement.

Que faites vous là, me dit-il d'un ton rude ? Quelle fantaisie vous prend? J'ai du monde; êtes-vous en état de paroître? Avez-vous peur qu'on ne vous envoie pas à manger chez vous? Ramenez mon pere, ajouta-t-il, en s'adressant à un valet de chambre, & puis il rentra; pour moi je restai immobile, & les larmes me vinrent aux yeux.

Ce valet de chambre fit semblant de m'aider à remonter, en me disant que j'étois encore vert pour mon âge. Je ne répondis rien à la raillerie de ce domestique, qui faisoit sa charge en m'insultant. La douleur me rendoit muet : je rentrai chez moi comme un homme qui ne sait plus où il est : je me trouvai mal, & je demandai du vin : on ne m'en apporta qu'un quart d'heure après, avec un potage froid, dont je ne goutai pas non plus que du reste de mon dîner qui vint trop tard.

J'achevai la journée dans la plus accablante confusion de pensées qu'on puisse imaginer. Mes soupirs à tout moment se confondoient avec mes pleurs : où irai-je ? disois-je ; je n'ai plus rien qui soit à moi ; je me suis dépouillé de tout. Cependant je résolus en me couchant de sortir le lendemain de chez

mon fils; je ne pouvois plus y respirer. Je me propofai d'aller trouver un de mes amis, de lui confier ma fituation, de le prier de me fecourir, de me donner un confeil dans mon affliction. Dans ce deffein je me levai le lendemain plutôt qu'à mon ordinaire, & je m'habillai.

Apparemment qu'on alla le dire à mon fils; car il entra dans ma chambre au moment où j'allois fortir. Où allez vous, mon pere, me dit-il? — Chercher quelqu'ami charitable qui me donne du pain de bonne grace. Vous favez que je n'en ai plus, ma tendreffe pour vous m'a tout ôté. — Quel raifonnement! me répondit-il: que les gens de votre âge ont de caprices! vous voilà donc bien fcandalifé de ce que je vous ai dit hier au matin? — Mon fils, repartis je, je fuis affez confterné; laiffez moi aller fans me répondre; vous n'êtes

plus en état de me parler; toutes les paroles que vous prononcez font autant de coups de poignard pour moi: vous n'en connoiffez pas la force, elles me tuent. — Finiffons toutes ces explications, dit-il alors avec vivacité: vous avez tort, mon pere; il eft mille chofes que vous auriez pu vous dire à vous-même; vous êtes dans un âge avancé, vous avez prefque toujours vécu dans une petite ville de Province, & vos idées, vos manieres de faire, vos ufages font différens de ce qui fe paffe dans le monde, vous auriez dû vous dégouter le premier de la compagnie de ceux qui viennent ici: mais vous ne fentez point cela, & je le fens moi. Le bel agrément pour votre fils, que de vous voir converfer avec des gens d'un certain rang, polis & délicats, que vous faites rire, & à qui votre fimplicité donne la co-

médie! Voilà pourtant ce que c'est! pensez-vous que cela me soit fort avantageux? Je suis un homme de fortune, n'est-il pas vrai? Eh bien! à quoi bon l'apprendre à ceux qui ne le savent pas? C'est cependant ce qui saute aux yeux, dès qu'on vous voit; & malgré cela vous avez toujours la manie de vouloir vous montrer: ainsi ne nous querellons point mon pere; il n'est pas nécessaire d'aller rompre la tête à personne de vos plaintes: je vais donner ordre qu'on vous conduise dès ce moment à ma campagne; vous y serez le maître & dans votre centre, de temps en temps j'irai vous voir, & rien ne vous manquera. Adieu, je vous quitte; vous allez partir, & moi je vais sortir pour mes affaires.

C'est ainsi, Monsieur, que mon fils se sépara d'avec moi: il me quitta sans m'embrasser, sans qu'il lui

échappât le moindre mot de douceur, que celui de pere, que sa bouche prononçoit, & que son cœur ne sentoit pas; il se retira sans être touché ni de l'abattement où il me laissoit, ni du triste silence que je gardai, ni des larmes qu'il vit couler de mes yeux. Ensuite on vint emporter mes hardes, on me dit de descendre, & je fus mis presque sans sentiment dans une chaise qui me couduisit à cette campagne, où je languis depuis près de deux ans, où mon fils n'est point venu, comme il me l'avoit promis; enfin, où je vis dans une privation entiere de toute consolation, & souvent même de toutes les choses nécessaires à la vie.

❧

Le bon Fils.

Un enfant de très-bonne naiſſance, placé à l'Ecole-Militaire, ſe contentoit depuis pluſieurs jours de la ſoupe & du pain ſec avec de l'eau. Le Gouverneur averti de cette ſingularité l'en reprit, attribuant cela à quelque excès de dévotion mal entendue. Le jeune enfant continuoit toujours ſans découvrir ſon ſecret. M. P. D. inſtruit par le Gouverneur de cette perſévérance, fit venir le jeune éleve ; & après lui avoir doucement repréſenté combien il étoit néceſſaire d'éviter toute ſingularité & de ſe conformer à l'uſage de l'Ecole, voyant qu'il ne s'expliquoit point ſur les motifs de ſa conduite, fut contraint de le menacer, s'il ne ſe reformoit , de le rendre à

ſa famille. Helas! Monſieur, dit alors l'enfant, vous voulez ſavoir la raiſon que j'ai d'agir comme je fais, la voici : Dans la maiſon de mon pere je mangeois du pain noir en petite quantité, nous n'avions ſouvent que de l'eau à y ajouter. Ici je mange de bonne ſoupe, le pain y eſt bon, blanc & à diſcrétion. Je trouve que je fais grande chere, & je ne puis me réſoudre à manger davantage, me ſouvenant de l'état de mon pere & de ma mere.

M. P. D. & le Gouverneur ne pouvoient retenir leurs larmes, en voyant la ſenſibilité & la fermeté de cet enfant. Monſieur reprit M. P. D. , ſi Monſieur votre pere à ſervi, n'a-t-il pas de penſion? Non, répondit l'enfant. Pendant un an, il en a ſollicité une: le défaut d'argent l'a contraint d'y renoncer, & il a mieux aimé languir que de faire des dettes à Verſailles. Eh bien,

dit M. P. D., ſi le fait eſt auſſi prouvé qu'il paroît vrai dans votre bouche, je vous promets de lui obtenir cinq cent livres de penſion. Puiſque vos parens ſont ſi peu à leur aiſe, vraiſemblablement ils ne vous ont pas bien fourni le gouſſet, recevez pour vos menus plaiſirs ces trois louis que je vous préſente de la part du Roi, & quant à Monſieur votre pere, je lui enverrai d'avance les ſix mois de la penſion que je ſuis aſſuré de lui obtenir. Monſieur, reprit l'enfant, comment pourrez-vous lui envoyer cet argent? Ne vous en inquiétez point, répondit M. P. D., nous en trouverons le moyen. Ah Monſieur, repartit promptement l'enfant, puiſque vous avez cette facilité, remettez-lui auſſi les trois louis que vous venez de me donner. Ici j'ai de tout en abondance, cet argent me deviendroit inutile,

& il fera grand bien à mon perê pour ses autres enfans.

Courage & bienfaisance d'un Paysan.

LA grandeur d'ame ne suppose pas néceſſairement une haute naiſ-ſance. Les sentimens généreux se trouvent souvent dans les claſſes les plus baſſes des Citoyens. Un Paysan de la Fionie, vient d'en fournir un exemple qui mérite d'être connu. Le feu avoit pris au Village qu'il habite. Il courut porter des secours aux lieux où ils étoient néceſſaires. Tous ses soins furent vains. L'incendie fit des progrès rapides. On vint l'avertir qu'il avoit gagné sa maison. Il demanda si celle de son voisin étoit endommagée. On lui dit qu'elle brûloit, mais qu'il n'avoit pas un moment

à perdre s'il vouloit conſerver ſes meubles. J'ai des choſes plus précieuſes à ſauver, repliqua-t-il ſur le champ. Mon malheureux voiſin eſt malade & hors d'état de s'aider lui-même. Sa perte eſt inévitable s'il n'eſt pas ſecouru, & je ſuis ſûr qu'il compte ſur moi. Auſſi-tôt il vole à la maiſon de cet infortuné; & ſans ſonger à la ſienne qui faiſoit toute ſa fortune, il ſe précipite à travers les flammes qui gagnoient déja le lit du malade. Il voit une poutre embraſée, prête à s'écrouler ſur lui, il tente d'aller juſques-là. Il eſpère que ſa promptitude lui ſera éviter ce danger, qui ſans doute eût arrêté tout autre. Il s'élance auprès de ſon voiſin, le charge ſur ſes épaules, & le conduit heureuſement en lieu de ſureté.

La Chambre Economique de Coppenhague, touchée de cet ac-

te d'humanité peu commun, vient d'envoyer à ce Payſan un gobelet d'argent rempli d'écus Danois. La pomme du couvercle eſt ſurmontée d'une couronne civique, aux côtés de laquelle pendent deux petits médaillons, ſur leſquels cette action eſt gravée en peu de mots. Pluſieurs particuliers de cette Capitale, lui ont fait auſſi des préſens pour l'indemniſer de la perte de ſa maiſon & de ſes effets. Leur bienfaiſance mérite des éloges. Recompenſer la vertu, c'eſt encourager les hommes à la pratiquer.

L'Ami fidele.

Un homme reſpectable, après avoir joué un grand rôle à Paris, y vivoit dans un réduit obſcur, victime de l'infortune, & ſi indigent qu'il ne ſubſiſtoit que des au-

mônes de la Paroiſſe. On lui remettoit chaque ſemaine la quantité de pain ſuffiſante pour ſa nourriture. Il en fit demander davantage. Le Curé lui écrit pour l'engager à paſſer chez lui, il vient. Le Curé s'informe s'il vit ſeul. *Et avec qui, Monſieur*, répond il, *voudriez-vous que je vécuſſe? Je ſuis malheureux, vous le voyez, puiſque j'ai recours à la charité & tout le monde m'a abandonné, tout le monde!* — *Mais, Monſieur*, continua le Curé, *ſi vous êtes ſeul, pourquoi demandez-vous plus de pain que ce qui vous eſt néceſſaire?* L'autre paroît déconcerté. Il avoue avec peine qu'il a un chien. Le Curé ne le laiſſe pas pourſuivre. Il lui fait obſerver qu'il n'eſt que le diſtributeur du pain des pauvres, & que l'honnêteté exige abſolument qu'il ſe défaſſe de ſon chien. *Eh, Monſieur*, s'écrie en pleurant l'infortuné, *ſi je m'en défais, qui eſt-*

cè qui m'aimera? Le Pasteur attendri jusqu'aux larmes, tire sa bourse & la lui donne, en disant: *Prenez, Monsieur, ceci m'appartient.*

On trouve par-tout de bonnes gens, même parmi les Sauvages.

Un jour que je revenois de la promenade avec les gens de ma maison, nous entendîmes à l'entrée d'un bois une voix plaintive. Nous allâmes du côté de la voix, & nous trouvâmes couché sous un arbre un Sauvage déjà sur le retour, qui étoit épuisé de fatigue & de besoin. Ce Vieillard paroissoit n'attendre là que la fin de ses jours. D'abord il ne voulut pas nous répondre, quoique je lui parlasse dans sa langue, que j'avois apprise dans le cours de mes expéditions. En-

fin, il nous dit d'un ton plaintif: hélas! je me ſuis levé avec l'aurore, dans l'eſpérance de me rendre à mon habitation; je me ſuis égaré; il ſe fait tard, les forces me manquent & je ſuis contraint de reſter ici. Sans doute que je ſerai la proie des ſerpens, ou des bêtes féroces, ou de mes ennemis. Ma pauvre femme! mes pauvres enfans! il ſe déſoloit. Je le priai de nous accompagner. — Mais, dit-il, tu ne me connois pas. — Je n'ai pas beſoin de te connoître, lui répondis-je, viens. Nous l'amenâmes dans ma hutte. Après qu'il eut pris de quoi reparer ſes forces, je lui fis préparer un gîte près de mon lit. Une toile des Indes, tendue en forme de rideau, étoit la ſeule cloiſon qui nous ſéparât. Il ſe coucha. Au milieu de la nuit, un bruit me réveille. Je crus l'entendre ſe lever. La peur me ſaiſit.

J'écoutai, & je connus bientôt quelle injuſtice ma frayeur lui avoit faite. Jamais je n'oublierai ce trait. Le Sauvage étoit à genoux en prieres, & il s'exprimoit à-peu près en ces termes : ô Dieu, je te remercie d'avoir fait luire ton Soleil ſur ma route, je te remercie de ce qu'aucun ſerpent ne m'a piqué, de ce qu'aucune bête féroce n'a fondu ſur moi, & de ce que mes ennemis ne m'ont pas rencontré. Je te remercie de ce que ce bon étranger s'eſt préſenté & m'a conduit dans ſa hutte. O Dieu ! quand cet étranger, ou ſes enfans, ou ſes amis voyageront, fais luire ton Soleil ſur leur route ; garantis-les des ſerpens, des bêtes féroces & de leurs ennemis ; & ſi quelqu'un d'eux s'égare en chemin, fais qu'il ſe préſente un homme auſſi bon qui le mene dans ſa hutte. Telle fut ſa priere. Voici celle que je fis : Don-

ne-moi, ô mon Dieu, une petite place dans ton paradis à côté de ce Sauvage.

La dette de l'humanité.

UN jeune Peintre arrivé à Modene & manquant de tout, pria un Gagne-petit de lui trouver un gîte à peu de frais, ou pour l'amour de Dieu. L'Artiſan qui étoit garçon, lui offrit la moitié du ſien. On cherche en vain de l'ouvrage pour cet étranger; ſon hôte ne ſe décourage point, il le défraye & le conſole. Le Peintre tombe malade, l'autre ſe leve plus matin & ſe couche plus tard, pour gagner davantage, & fournir en conſéquence aux beſoins du malade, qui avoit écrit à ſa famille. L'Artiſan le veilla pendant tout le tems de ſa maladie

qui fut aſſez longue, & fournit à toutes les dépenſes néceſſaires. Quelques jours après la guériſon, l'étranger reçut de ſes parens une ſomme d'argent aſſez conſidérable, & courut chez l'Artiſan pour le payer. *Non*, *Monſieur*, lui répondit ſon généreux bienfaiteur. *C'eſt une dette que vous avez contractée envers le premier honnête homme que vous trouverez dans l'infortune. Je devois ce bienfait à un autre, je viens de m'acquitter. N'oubliez pas d'en faire autant dès que l'occaſion s'en préſentera.*

LA BERGERE BIENFAISANTE,

PETIT DRAME PASTORAL,

Tiré d'une Idylle de Geſſner,

INTITULÉE

MÉNALQUE & ALEXIS.

PERSONNAGES.

BABET, jeune Bergere de 10 ou 12 ans.

FANCHETTE, sœur de Babet, âgée de 6 ou 7 ans.
LA MERE de Babet & de Fanchette, Paysanne encore jeune.
UN VIEILLARD de Campagne, mal vêtu.

La Scene est dans un bois.

Le bois doit être disposé de maniere qu'on puisse passer par derriere le lieu principal de la Scene. Sur les deux côtés sont des arbustes, ou des broussailles, au travers desquelles on peut voir ce qui s'y passe, sans que ces broussailles cachent aux Spectateurs aucun des Acteurs en Scene.

SCENE PREMIERE.

BABET, *courant avec inquiétude.*

ROBINE! Robine — où es-tu Robine?... Ah! si j'ai perdu Robi-

ne! .... de toutes mes brebis c'est celle que Maman aime le mieux.... Robine!.... ma petite sœur joue avec elle.... Fanchette lui donne du pain.... Elle connoît Fanchette tout comme moi.. Robine, Robine! (*avec effroi*) mais j'entens du bruit, si c'étoit un loup!....

(*Elle fait quelques pas pour fuir & revient, puis regarde à travers les branches; ensuite elle dit d'un air plus tranquille*):

Oh! non, n'ayons pas peur, c'est un homme. (*avec un air de defiance*). Mais je ne le connois pas; il n'est pas de notre hameau: si c'étoit un méchant homme.... je ne veux pas me montrer...... Comme il est triste! .... il a bien de la peine à marcher.

SCENE II.

LE VIEILLARD, *sans voir Babet*
BABET, *toujours à part.*

LE VIEILLARD.

C'EST le pain de mes enfans que ce fagot. Il devroit me paroître fort léger, & je ne saurois le porter. (*Il jette à terre son fagot*)

BABET.

Il aime les enfans, il ne me fera pas de mal.

LE VIEILLARD.

Ah vieillesse! vieillesse! tu peses plus que lui sur mes épaules.— L'amitié me donne du courage. A quoi sert le courage? Les ans m'ô-

tent la force..... Pauvres enfans, vous trouvez que je tarde trop long-tems, vous pleurez, mais vous ne m'accuſez pas, j'en ſuis ſûr.... Vous ſavez..... j'ai bien fait de ne pas vous croire, j'ai bien fait. — Si je l'avois emporté, le reſte de pain, je n'aurois pas faim à préſent. — Mais vous?

BABET.

Il a faim, j'ai bien faim auſſi.

LE VIEILLARD.

Hélas! peut-être l'auront-ils mangé trop tôt. (*Il regarde au ſoleil*). Il y a bien ſix heures que je ſuis parti: oui, il y a au moins ſix heures que je les ai quittés. S'ils l'ont mangé tout de ſuite, ils ſont à préſent comme ces petits oiſeaux que j'ai vu tantôt dans leur nid. — Ils m'ont fait grande pitié ces

petits oiseaux. — Quelqu'un aura-t-il pitié de mes petits à moi?

BABET.

Oh! moi j'en aurois pitié, si je les voyois.

LE VIEILLARD.

Si je laissois-là mon fagot, je marcherois plus vîte, j'arriverois, au moins je les tirerois d'inquiétude. — Malheureux vieillard, comme tu te trompes! — sais-tu ta route? te voilà perdu dans le plus épais du bois; pas un sentier.

BABET.

Si j'osois l'aborder, je lui dirois bien par où il faut prendre.

LE VIEILLARD.

Le soleil baisse, j'ai vu ici autour

des bestiaux; on viendra les chercher avant la nuit; j'entendrai les cornemuses des bergers, ils me remettront dans mon chemin, restons. — Mais la faim, la faim! ce n'est pas la mienne qui me tourmente le plus... Si je pouvois dormir. (*Il se couche sur son fagot & s'endort*).

BABET.

Il dort déjà. — Oh! non; il n'est qu'assoupi: c'est la fatigue...... Vraiment si fait il dort. Mais il a faim, le pauvre homme! Au moins il faut le laisser dormir; peut-être...

SCENE III.

LA MERE & FANCHETTE, *de loin sans se montrer;* BABET.

LA MERE, *à haute voix.*

BABET, Babet!

FANCHETTE, *à haute voix aussi.*

Ma sœur, ma sœur!

LA MERE

Où es tu ma fille? où es-tu Babet?

BABET, *allant vers la voix.*

Ici, Maman.

LA MERE.

Par où?

BABET.

Par ici.

(*La Mere paroît tenant Fanchette par la main. Elle porte une terrine à anse & une cueillere dedans. Fanchette porte un petit panier où sont du pain & des pommes*).

LA MERE.

A la fin te voilà: j'ai eu de la

peine à te trouver; comme tu as chaud! ah! vous avez couru, ma fille.

BABET.

Maman, je cherche Robine, Robine eſt perdue.

FANCHETTE.

Non, ma ſœur, elle eſt à la maiſon.

BABET.

Comment! à la maiſon!

LA MERE.

Oui, à la maiſon, elle eſt revenue toute ſeule.

BABET.

J'étois bien inquiete, toujours.

FANCHETTE.

Oui, tu lui donnes toujours du pain, c'eſt pour cela qu'elle me quitte.

LA MERE.

Elle avoit faim, tu dois avoir faim aussi, toi. Tiens voilà ton dîner que je t'apporte: repose toi, mon enfant. Et toi, Fanchette, voilà ton ouvrage, travaille. (*On s'assied sur l'herbe: Babet emporte son dîné & va le porter sans faire de bruit auprès du vieillard qui dort toujours*).

FANCHETTE, *en montrant son ouvrage.*

Maman, voilà qui ne va pas bien.

LA MERE, *en prenant l'ouvrage.*

Voyons.

(*Babet revient guetter à travers les branches, prend des petits morceaux de terre & tâche de les jetter sur les mains du Vieillard*).

BABET, *après avoir attrapé la main du Vieillard.*

Il croira que ce sont des feuilles qui auront tombé.

(*Le Vieillard fait le mouvement d'une*

perſonne qui s'éveille: Babet marque de la joie).

LA MERE, *à Fanchette.*

Cela ira bien à préſent; continue: mais ta petite folle de ſœur où eſt-elle encore allée? Pourquoi ne pas dîner auprès de nous? Regarde, Fanchette, ſi tu la vois.

(*Fanchette cherche, apperçoit ſa ſœur & revient*).

BABET, *avec dépit.*

Il regarde de l'autre côté.

FANCHETTE, *revenant à ſa Mere.*

Maman, elle eſt là tout près. La voyez-vous? elle guette à travers les branches.

LA MERE, *à Fanchette.*

Je ne m'étonne plus qu'elle oublie ſon dîné; c'eſt quelque nid qu'elle aura découvert.

FANCHETTE, *avec transport.*

Un nid! c'eſt bon, maman; voyons auſſi.

LA MERE.

Puiſqu'elle n'a pas voulu nous le dire, il faut l'attraper: ne fais pas de bruit; paſſons de l'autre côté.

(*La Mere & Fanchette paſſent par derriere la Scene*).

SCENE IV.

LE VIEILLARD & BABET.

LE VIEILLARD.

Je n'ai pas dormi long-tems.

BABET.

Tant mieux.

LE VIEILLARD.

Je ſuis bien étonné d'avoir pu dormir : me voilà un peu repoſé ; mais je n'ai pas moins faim. (*Appercevant le dîné*). Ah ! bon Dieu ! eſt-ce que je dors encore ? Eſt-ce que je rêve ? ... Celui qui nourrit les petits des oiſeaux n'abandonne pas les hommes.

BABET.

J'ai lu cela dans un gros livre.

LE VIEILLARD.

Un Ange eſt venu de ſa part.

BABET.

Le pauvre homme !

LE VIEILLARD.

Il a ſans doute envoyé auſſi un de ſes Anges à mes enfans. — Ils ont leur innocence : c'eſt par eux qu'il aura commencé. (*Il prend la terrine*). Dieu de bonté, ſi mon

cœur eſt digne de toi, accepte ſon hommage. (*Il mange*).

BABET.

Comme il mange de bon appétit !

LA MERE *arrive, regarde & s'écrie :*

Ah, ma fille! ma fille!

FANCHETTE.

Quoi donc, maman.

LA MERE *ſouleve Fanchette & lui montre le Vieillard à travers les branches.*

Vois-tu Fanchette, vois-tu?

FANCHETTE.

Il mange le diné de ma ſœur.

LA MERE.

Tais toi, ne fais pas de bruit ; baiſe moi, ma petite, tu lui reſſembleras, à ta ſœur. Promets que tu lui reſſembleras.

FANCHETTE.

Oui, maman, & à vous.

LA MERE.

Allons l'embraſſer.

(*Elle repaſſe du côté de Babet*).

BABET.

Il pourra bien porter ſon fagot après cela.

LE VIEILLARD *poſe à terre la terrine.*

Le pain & les pommes, — oh non, je ne les mangerai pas: mes enfans les mangeront. (*Il les met dans ſes poches*).

BABET.

Si j'avois encore ici celles qui ſont chez nous!

LE VIEILLARD.

Mais la terrine, la corbeille, la cueillere, à qui dois-je les rendre? On ne me les a pas données. — Je n'ai qu'à les laiſſer là; ceux qui les ont apportées viendront les reprendre.

LA MERE, *à Babet avec transport.*

Ah, Babet! que ta mere est heureuse! embrasse moi. (*La mere & les deux enfans se tiennent embrassés*).

LE VIEILLARD.

Mais ma route, ma route, qui me l'indiquera? Comment sortir de ce bois? Pourrois-je recharger mon fagot? (*Il essaie & ne peut*).

LA MERE, *après avoir regardé.*

Allons le trouver: allons lui aider (*Elle fait quelques pas*). Oh! non, faisons plutôt comme si nous passions par là.

BABET.

Maman, ne dites pas que c'est moi....

LA MERE

Non, ma fille. Mais toi, Fanchette, songe à te taire.

(*Elles passent devant le Vieillard*).

LE VIEILLARD, *en s'avançant.*

Ma chere Dame, écoutez, écoutez.

LA MERE, *approchant.*

Que voulez-vous mon ami?

LE VIEILLARD.

Ecoutez, j'ai perdu ma route, indiquez-moi.....

LA MERE.

Où voulez-vous aller?

LE VIEILLARD.

Vous me tirerez d'un grand embarras.

LA MERE.

Mais, dites-moi où vous demeurez: comment s'appelle votre village?

LE VIEILLARD.

Vraiment oüi j'ai bien de l'âge.

LA MERE.

Je ne vous parle pas de votre âge. (*Aux enfans*): le pauvre homme est sourd. (*Au Vieillard & plus haut*): je vous demande le nom de votre village?

LE VIEILLARD.

Je demeure tout à côté de Vanvres : vous ne connoiſſez peut-être pas Vanvres : mais indiquez-moi le chemin pour aller à Clamart, quand je ſerai à Clamart, je trouverai facilement.

LA MERE.

Vous n'en êtes pas bien loin : mais le chemin eſt difficile.

BABET, *à ſa mere.*

Maman, je le conduirai. (*Paſſant du côté du Vieillard & plus haut*). Je vous conduirai, bon homme.

LE VIEILLARD.

Je vous ſerai bien obligé, ma petite : mais écoutez, dites-moi, n'avez-vous vu perſonne paſſer par ici ?

BABET.

Perſonne.

LE VIEILLARD.

Pourriez-vous me dire qui eſt-ce qui m'a apporté à dîner ?

BABET.

A dîner!

LE VIEILLARD.

Oui, à dîner, pendant que je dormois: voilà encore la corbeille, la terrine: avez-vous vu qui est venu?

BABET.

Je n'ai vu personne.

LE VIEILLARD.

Il est pourtant venu quelqu'un; je voudrois savoir qui c'est.

BABET.

Et pourquoi?

LE VIEILLARD.

Pour le bénir, pour lui souhaiter.....

BABET.

Bénissez tout le monde, bon papa, celui-là aura sa part.

LA MERE, *à Fanchette qui tient la corbeille & la terrine.*

Laissez cela, petite fille.

FANCHETTE.

Maman, c'eſt pour les remporter chez nous.

LE VIEILLARD, *en ſouriant.*

Je m'en doutois déja, mes enfans; — quand vous me l'auriez caché, vous ne l'auriez pas caché à celui qui voit tout; c'eſt à lui de vous récompenſer; il vous récompenſera. J'ai fait ce matin une action moins bonne que la vôtre; il s'eſt ſervi de vous pour m'en payer.

BABET.

Et qu'avez-vous donc fait?

LE VIEILLARD.

En coupant mon fagot, j'ai vu que j'étois tout auprès d'un petit nid. La mere, je crois que c'eſt une fauvette, voltigeoit autour de moi en gémiſſant; elle n'oſoit approcher de ſes petits. Ils étoient là tous les cinq à ouvrir le bec, en re-

remuant leur petite tête: j'ai ſongé à mes enfans....

LA MERE.

Eſt-ce qu'ils ſont encore petits vos enfans?

LE VIEILLARD.

Mes enfans à moi, ils ſont morts: je vous parle des orphelins qu'ils ont laiſſée; c'eſt à eux que j'ai penſé, & je me ſuis dit à moi-même: je peux aller plus loin faire mon fagot. Je me ſuis enfoncé dans le fond du bois, & j'ai perdu la route. Je ſerois mort de beſoin, ſi vous n'aviez eu la bonté... oh, cette bonté ne ſera pas perdue; elle eſt écrite-là: (*en montrant ſon cœur*); elle eſt écrite encore ailleurs: le bien qu'on a fait ſe retrouve toujours: vous êtes encore trop jeunes pour ſavoir cela: mais vous verrez par la ſuite. Tenez, nous avions dans nos cantons un enfant; elle n'étoit pas

plus âgée que vous, qu'elle étoit déja si bonne, si bonne! le mal des autres lui faisoit bien de la peine: quand elle pouvoit les soulager, elle étoit si contente! Eh bien, elle a prospéré, on la bénit (1) tous les jours dans le pays. Je ne veux pas vous promettre que vous lui ressemblerez tout-à-fait; mais pour le bonheur de votre mere & pour le vôtre, je souhaite que vous en approchiez un jour. Voudriez-vous m'aider à charger mon fagot?

LA MERE.

De bon cœur.

---

(1) Allusion au caractere d'une jeune Princesse, pour qui ce petit Drame a été fait, & en présence de laquelle il a été représenté. Elle avoit fourni la premiere idée de cette Pastorale, en donnant aux Enfans qui l'ont joué, l'Idylle de Gessner, *Ménalque & Alexis*, & en en recommandant la lecture.

BABET.

Maman que j'aide auſſi.

FANCHETTE.

Et moi donc?

LE VIEILLARD.

Bien obligé. (*A Babet*): vous avez promis de me mettre dans mon chemin.

BABET.

Oui, oui, ne craignez rien, je vous conduirai.

LA MERE.

En revenant ne t'amuſe pas, je vais te faire à dîner, tu dois avoir faim.

BABET.

Ah maman! mon dîné d'aujourd'hui m'a fait tant de bien!... par ici, bon papa, par ici.

Trait de Piété Filiale.

DANS l'embrâſement du Veſuve, Pline le jeune étoit à Micène avec ſa famille. Tous les Habitans cherchoient leur ſalut dans la fuite; mais redoutant peu pour lui-même le danger qui l'environne, Pline eſt prêt à tout entreprendre pour ſauver les jours d'une mere qui lui eſt plus chere que la vie. Elle le conjure en vain de fuir d'un lieu où ſa perte eſt aſſurée. Elle lui repréſente que ſon grand âge & ſes infirmités ne lui permettent pas de le ſuivre, & que le moindre retardement les expoſe à périr tous deux. Ses prieres ſont inutiles, & Pline aime mieux mourir avec ſa mere, que de l'abandonner dans un péril auſſi preſſant. Il l'entraîne malgré elle, & la force de ſe prê-

ter à son empressement. Elle cede à la tendresse de son fils, en se reprochant de retarder sa fuite. Déja la cendre tombe sur eux. Les vapeurs & la fumée dont l'air est obscurci, font du jour la nuit la plus sombre. Ensevelis dans les ténébres, ils n'ont pour guider leurs pas tremblans que la lueur des flammes qui les environnent. On n'entend que des gémissemens & des cris que l'obscurité rend encore plus effrayans. Mais cet horrible spectacle ne sauroit ébranler la constance de Pline, ni l'obliger à pourvoir à sa sureté, tant que sa mere est en danger. Il la console, il la soutient, il la porte entre ses bras; sa tendresse excite son courage & le rend capable des plus grands efforts. Le Ciel récompensa une action si louable, il conserva à Pline une mere plus précieuse pour lui que la vie qu'il tenoit d'elle, & à

ſa mere un fils ſi digne d'être aimé & de ſervir de modele à tous les enfans.

Trait de Juſtice.

L'EMPEREUR ſe promenant ſeul dans les rues de Vienne, vêtu comme un ſimple particulier, rencontra une jeune perſonne toute éplorée, qui portoit un paquet ſous ſon bras. — Qu'avez-vous, lui dit-il affectueuſement? Que portez-vous? Où allez-vous? Ne pourrois-je calmer votre douleur? — Je porte des hardes de ma malheureuſe mere, répondit la jeune perſonne au Prince qui lui étoit inconnu. Je vais les vendre. C'eſt, ajouta-t-elle d'une voix entrecoupée, notre derniere reſſource. Ah! ſi mon pere, qui a verſé tant de fois ſon ſang pour la Patrie, vivoit

encore, ou s'il avoit obtenu les récompenses dues à ses services, vous ne me verriez pas dans cet état. — Si l'Empereur, lui répondit le Monarque attendri, avoit connu vos malheurs, il les auroit adoucis. Vous auriez dû lui présenter un Mémoire & employer quelqu'un qui lui eût exposé vos besoins. — Je l'ai fait, répliqua-t-elle: mais inutilement. Le Seigneur à qui je m'étois adressée m'a dit qu'il n'avoit jamais pû rien obtenir. — On vous a déguisé la vérité, ajouta le Prince, en dissimulant la peine qu'un tel aveu lui faisoit; je puis vous assurer qu'on ne lui aura pas dit un mot de votre situation, & qu'il aime trop la justice, pour laisser périr la veuve & la fille d'un Officier qui l'a bien servi. Faites un Mémoire; apportez le-moi demain au château, en tel endroit & à telle heure; si tout ce que vous

dites eſt vrai, je vous ferai parler à l'Empereur & vous en obtiendrez juſtice. La jeune perſonne, en eſſuyant ſes pleurs, prodiguoit des remerciemens à l'inconnu, lorſqu'il ajouta: — Il ne faut cependant pas vendre les hardes de votre mere. Combien comptiez vous en avoir? — Six ducats, dit-elle. — Permettez que je vous en prête douze jusqu'à ce que nous ayons vu le ſúccès de nos ſoins. A ces mots la jeune fille vole chez elle, remet à ſa mere les douze ducats avec les hardes, lui fait part des eſpérances qu'un Seigneur inconnu vient de lui donner. Elle le dépeint, & des parens qui l'écoutoient reconnoiſſent l'Empereur dans tout ce qu'elle en dit. Déſeſpérée d'avoir parlé ſi librement, elle ne peut ſe réſoudre à aller le lendemain au château. Ses parens l'y entraînent. Elle arrive tremblante, voit

ſon Souverain dans ſon bienfaiteur & s'évanouit. Cependant le Prince qui lui avoit demandé la veille le nom de ſon pere & celui du Régiment dans lequel il avoit ſervi, avoit pris des informations, & avoit trouvé que tout ce qu'elle lui en avoit dit étoit vrai. Lorſqu'elle eut repris ſes ſens, l'Empereur la fit entrer avec ſes parens dans ſon cabinet & lui dit de la maniere la plus obligeante : — voilà, Mademoiſelle pour Madame votre mere, le brevet d'une penſion égale aux appointemens qu'avoit M. votre pere, dont la moitié ſera réverſible ſur vous, ſi vous avez le malheur de la perdre. Je ſuis fâché de n'avoir pas appris plutôt votre ſituation, j'aurois adouci votre ſort. Depuis cette époque, ce Prince a fixé un jour par ſemaine où tout le monde eſt admis à ſon audience.

Trait d'amitié Fraternelle.

Le fils d'un riche Négociant de Londres s'étoit livré dans sa jeunesse à tous les excès. Il irrita son pere, dont il méprisa les sages avis. Le Vieillard, près de finir sa carriere, fait un acte par lequel il déshérite son jeune fils & meurt. Dorval, instruit de la mort de son pere, fait de sérieuses réflexions, rentre en lui-même, & pleure ses égaremens passés. Il apprend bientôt qu'il est déshérité. Cette nouvelle n'arrache de sa bouche aucun murmure injurieux à la mémoire de son pere. Il la respecte jusques dans l'acte le plus désavantageux à ses intérêts. Il dit seulement ces mots: je l'ai mérité. Cette modération parvient aux oreilles de Jenneval son frere, qui, charmé

de voir le changement de mœurs de Dorval, va le trouver, l'embrasse & lui adresse ces paroles à jamais mémorables : „ Mon frere, par un testament que voici, notre pere commun m'a institué son légataire universel ; mais il n'a voulu exclure que l'homme que vous étiez alors, & non celui que vous êtes aujourd'hui, je vous rends la part qui vous est due „.

Oraison Funèbre d'un Paysan.

Ce ne sont pas ces Grands surchargés d'honneurs & de titres ; ce ne sont pas ces riches, qui, fiers de leur opulence, ont insolemment abusé de la situation des hommes honnêtes & pauvres qu'ils ont lâchement fait servir au monstrueux accroissement de leur fortune ; ce

ne font point ces ingrats heureux, qui, éblouis par leurs propres succès, ont impunément offensé, méconnu, violé les droits de l'amitié; ce ne font point ces êtres importuns, incommodes, tyrans, qui laissent à leur mort le plus grand vuide dans la société, ni les regrets les plus cuisans à effacer. Ce sont ces ames paisibles, tendres, douces, honnêtes, ces hommes officieux qui savent obliger, sans faire valoir leurs services, qui savent aimer sans avilir le plus noble des sentimens par la plus lâche des passions, l'intérêt; ce sont ces hommes utiles par qui les autres existent & qu'on foule, qui méritent, à leur mort, les regrets de tous les cœurs sensibles, & tel fut celui qui fixoit l'attention publique dans un Village où je me trouvois par hasard il y a quelques jours. Je fus fort étonné de voir les habitans de ce

Village, les yeux baignés de larmes, l'air trifte & confterné, entrer filencieufement dans l'Eglife. Ce fpectacle me frappa, je les fuivis. Je vis, au milieux d'un Temple lugubre, le cadavre d'un Vieillard habillé en Payfan dont les cheveux blancs & l'air encore refpectable annonçoient la candeur. Quand tous les affiftans furent placés, le Miniftre du lieu monta en chaire, & prononça cette courte Oraifon Funèbre que je gravai dans ma mémoire.

„ Mes chers concitoyens, l'homme que vous voyez n'étoit rien moins que riche, & cependant il a été pendant près de quatre vingt-dix années, le bienfaiteur de fes femblables. Il étoit fils d'un Laboureur, & dans fa plus tendre jeuneffe fes foibles mains s'effayerent à conduire la charrue. Ses jambes n'eurent pas plutôt acquis la force

néceſſaire, qu'on le vit ſuivre ſon pere dans les ſillons qu'il traçoit. Auſſitôt que ſon corps eut pris ſon développement, & qu'il put ſe flatter d'être aſſez inſtruit, il ſe chargea du travail de ſon pere, afin que celui-ci ſe repoſât. Depuis ce jour, le ſoleil l'a toujours trouvé dans les champs ou dans les jardins occupé à labourer, ou à ſemer, ou à planter, ou à voir recueillir aux autres la récompenſe de ſon induſtrie. Il a défriché pour les autres plus de deux mille arpens d'un terrein ingrat, qui paroiſſoit voué à la ſtérilité, qui rapporte maintenant, & qui, ſans lui, continuera de rapporter dorenavant, parce qu'il l'a mis en valeur. C'eſt lui qui planté la vigne qu'on voit avec tant de ſurpriſe dans ce canton. C'eſt lui qui a planté ces arbres fruitiers qui ornent & enrichiſſent ce Village. Ce ne fut point par

avarice qu'il fut infatigable; je vous l'ai dit, ce n'étoit pas pour lui qu'il femoit & qu'il labouroit. C'étoit par amour pour le travail, & pour obliger les hommes, même ceux qui le défobligeoient, qu'il ne cessa de travailler. Il avoit deux principes dont il ne se départit jamais; le premier, que l'homme est fait pour travailler; le second, que Dieu bénit le travail de l'homme, ne fût-ce que par l'intérieure satisfaction de l'homme voué au travail. Il se maria vers la fin du printemps de son âge. Il eut une femme qu'il aima plus que lui-même, des enfans qu'il chérit autant que son épouse. Son sort ni sa situation gênée ne l'inquiétoient point. C'étoit le sort de sa femme & de vingt enfans. Il les éleva au travail & à la vertu, & eut soin, à mesure qu'ils sortoient de l'adolescence, de les marier à des femmes honnêtes

& laborieuses, & c'étoit lui qui, la joie peinte sur le front, les conduisoit aux pieds des Autels. Tous ses petits fils ont été élevés sur les génoux de leur grand-pere, & vous savez, mes chers Auditeurs, qu'il n'en est aucun d'eux qui ne donne les plus belles espérances. Les jours de réjouissance, il étoit le premier à faire annoncer le moment des divertissemens, & sa voix, ses gestes, ses regards respiroient, inspiroient la gaîté. Vous vous souvenez tous de sa candeur, du bon sens & du jugement qui caractérisoient ses propos. Il aimoit l'ordre par un sentiment intérieur. Il ne refusoit ses services à personne. Il s'affectoit des calamités publiques, des malheurs particuliers. Il aimoit sa patrie & son cœur ne cessoit de faire des souhaits pour sa prospérité. Il haïssoit les mechans, & vivoit avec eux, comme

s'ils euſſent été gens de bien. Ils le trompoient, il ne l'ignoroit pas, & leur laiſſoit l'aviliſſante ſatisfaction de croire qu'il ne s'appercevoit pas qu'on abuſoit indignement de ſa bonne foi. Ils le trompoient encore, il gardoit le ſilence, & reſtoit, en apparence, auſſi paiſible qu'il le pouvoit. Ce fut ainſi que déçu dans ſes eſpérances, il parvint à la vieilleſſe. Ses jambes trembloient ſous le poids de ſon corps, & il graviſſoit les montagnes pour conduire ſes petits-fils & leur donner des inſtructions, d'après ſa longue expérience. Sa mémoire le ſervoit fidelement, & il ſe rappelloit, à propos, les obſervations utiles qu'il avoit eu occaſion de faire pendant le cours de ſa longue vie. Il étoit l'arbitre des gens de bien. Sa probité ne fut jamais ſuſpectée, même par ceux qu'il condamnoit.

La veille de sa mort il rassembla sa nombreuse postérité & dit: mes enfans, je vais me réunir à celui qui est la source de tout bien. Je l'ai perpétuellement adoré ; je meurs sans chagrin & sans regret. Que mon enterrement ne vous occupe point. Ne vous détournez point de travaux plus pressans. Continuez les opérations de la journée, & portez moi en terre après le coucher du soleil.

Mes chers Auditeurs, mes amis, mes enfans, dit le Pasteur, en terminant cette Oraison Funèbre, avant que de confier à la terre les cheveux blancs, qui ont été si long-temps l'objet de votre juste vénération, considérez la dureté de ses mains, considérez les marques honorables de son travail „. Alors le Ministre, descendant de la Chaire, souleva une des mains du cadavre; & cette main, d'un

volume considérable, sembloit invulnérable à la pointe des ronces, ou au tranchant du caillou. Il la baisa respectueusement, & toute l'assemblée en fit autant. Des enfans le porterent en terre étendu sur trois bottes de paille, & l'on plaça sur sa tombe un plantoir, une bêche & un soc.

LES REVENANS

PROVERBE.

ACTEURS.

M. DELMAS, pere.

L'aîné DELMAS, âgé de 9 ans.

Le cadet DELMAS, âgé de 7 ans

Une Gouvernante.

SCENE PREMIERE.

Les deux freres DELMAS, *la Gouvernante.*

L'aîné DELMAS, *tenant une clef.*

MA bonne, mon papa vient de me donner la clef de l'armoire, qui est dans le cabinet de la chambre de maman, pour que je prenne mon habit d'été & celui de mon frere pour demain, parce que c'est la Pentecôte; tenez, ma bonne, la voilà, allez le prendre tous deux.

LA GOUVERNANTE.

Quoi! vous avez encore peur d'entrer dans la chambre de votre maman, parce qu'elle y est morte; mais il y a déja plus de quinze jours, & je sais que votre papa veut que vous y alliez vous-même: ainsi,

obeiſſez-lui, Monſieur, allez chercher votre habit & celui de votre frere. Eh bien! irez-vous?

L' A I N E'.

Oh! ma bonne, je n'oſe pas y aller tout ſeul... (*au cadet*) mon frere, veux-tu venir avec moi?

LE CADET.

Non, mon frere, à moins que ma bonne ne vienne avec nous deux.

LA GOUVERNANTE.

Meſſieurs, il faut que vous vous enhardiſſiez, votre papa le veut. N'avez-vous pas peur que votre chere mere qui vous aimoit tant, revienne de l'autre monde pour vous faire du mal? Allez, quand on eſt mort, on eſt bien mort.

L' A I N E'.

C'eſt vrai ma bonne, je vous crois bien, mais je n'oſe pas: je

n'irai pas absolument tout seul, j'aime mieux ne pas mettre demain mon habit d'été.

LE CADET.

Oh! moi je veux avoir le mien; &, puisque tu fais tant l'enfant, je n'ai pas si peur que toi, & je vais le chercher; donne-moi la clef.

L'AINE'.

Tiens la voilà, mon frere, en même-temps apporte le mien, je t'en prie.

LE CADET.

Oh! pour ça non, mon papa veut que tu l'ailles chercher toi-même, & tu iras si tu veux l'avoir. Tu vas bien voir qu'il n'y a rien à craindre; tiens, j'y vais tout seul, ainsi.... c'est l'armoire qui est dans le fond du petit cabinet, n'est-ce pas?

LA GOUVERNANTE.

Oui, à droite.

(*Le cadet passe dans la chambre avec une lumiere*).

SCENE II.

La Gouvernante, le petit DELMAS, *l'aîné*

LA GOUVERNANTE.

JE ferois bien honteux à votre place de voir mon frere cadet avoir plus de courage que moi.

L'AINE' DELMAS.

Oh bien, ma bonne, tant mieux pour lui, mais c'est bien vilain à lui, s'il n'apporte point mon habit avec le sien.

LA GOUVERNANTE.

S'il l'apporte, vous n'en serez pas plus avancé, car je le lui ferai remporter, pour que vous obéissiez

à votre papa, & que vous l'alliez chercher vous même.

L'AINE'.

Eh bien, ma bonne, je dirai que vous êtes aussi méchante que mon frere.

LA GOUVERNANTE.

Et moi, je dirai que vous êtes un poltron & un petit nigaud, qui avez peur des revenans ; tenez voilà votre frere qui est plus brave que vous.

SCENE III.

Les Acteurs précédens, le cadet DELMAS.

LA GOUVERNANTE.

Eh bien, avez-vous vu quelques chose, mon ami ?

LE CADET.

Rien du tout, ma bonne, & mon frere à tort d'avoir peur.

L'AI-

L' A I N É.

Tu n'as donc apporté que ton habit?

L E C A D E T.

Non, vraiment, je te l'avois promis; tiens, voilà la clef, va chercher le tien, si tu veux.

(*Il met l'habit sur des chaises*).

L' A I N É.

Oh, pour ça non, je m'en passerai plutôt.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, M. DELMAS *pere.*

M. D E L M A S.

Eh bien, voilà donc les deux habits d'été qu'on a tirés de l'armoire si redoutable. Est ce Delmas qui les a été chercher? (*Il examine l'habit*). Mais n'en voilà qu'un, pourquoi cela?

LE CADET.

C'eſt le mien, mon papa, que j'ai été chercher moi-même tout ſeul; mon frere n'oſe pas entrer dans la chambre de maman, & aller tout ſeul jusqu'à l'armoire.

M. DELMAS, *à l'aîné.*

Mais, de quoi as-tu donc peur dans cet appartement, quand tu vois que ton frere en vient tout ſeul, ſans avoir rien vu ni entendu ?

L'AINÉ.

Oh dame! mon papa, j'ai peur.... Saint Jean que vous avez renvoyé, parce qu'il me faiſoit des peurs terribles, m'a raconté tant d'hiſtoires de morts qui reviennent, que je ne peux pas être le maître de n'avoir pas peur.

M. DELMAS.

Il faut pourtant bien que je te guériſſe de cette foibleſſe là, & je

veux en venir à bout en te parlant raifon; mettez vous là tous deux; & vous, la bonne, allez faire vos affaires.

LA GOUVERNANTE.

Je m'en vais, Monfieur; mais je crois que toutes les belles raifons que vous allez employer, ne vaudront pas une bonne correction.

M. DELMAS.

Non, la bonne, pour cette fois-ci, permettez-moi de n'être pas de votre avis.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes le maitre.

(*Elle fort*).

SCENE V.

M. DELMAS, fes deux enfans, *tous affis.*

M. DELMAS, *à l'aîné.*

OH ça, mon fils écoute-moi bien.

L'AINE'.

Oui, mon papa.

M. DELMAS.

Tu as peur d'entrer dans la chambre de ta mere, parce qu'il n'y a pas long-temps qu'elle y est morts. Te paroît-il raisonnable que les morts reviennent tourmenter les vivans ? Si cela étoit, nous ne pourrions vivre tranquilles dans ce monde ci, ni jour, ni nuit ; car, si un seul avoit la faculté d'y revenir, tous les autres l'auroient aussi ; & il y a tant d'hommes qui sont morts depuis que ce monde existe, que nous ne saurions où nous fourrer, si les morts revenoient ; d'abord, entends-tu ce raisonnement là ?

L'AINE'.

Oui, mon papa.

LE CADET.

Aussi, c'est-ce que je lui dis ; mais il ne veut pas me croire.

L'AINÉ.

J'entends bien cela ; mais cependant il y a tant d'hiſtoires que des gens raiſonnables racontent de morts qui ſont revenus.... qui ont paru la nuit tout en blanc.... qui ont tiré les rideaux de ceux à qui il en vouloient, & puis qui ont diſparu ; Dame ! il faut bien qu'il y ait quelque choſe de vrai dans tout cela.

M. DELMAS.

Je vais te dire tout ce qu'il y a de vrai dans toutes les hiſtoires de revenans qu'on a pu raconter. Dans chaque hiſtoire il y a de vrai un événement naturel, qui n'a rien de ſurprenant, quand on va juſqu'à en approfondir la cauſe ; mais qui laiſſe des ſentimens de crainte, quand on attribue cet événement à une cauſe qui n'eſt pas la véritable, & qu'on croit merveil-

leuse, miraculeuse même, lorsqu'on est prévenu, & qu'on n'approfondit rien. Par exemple, à ton âge à-peu-pres, le lendemain de la mort de mon grand pere, la nuit que j'étois seul couché dans un grand lit, j'entendis ouvrir mes rideaux très-brusquement, & puis les refermer de même, & cela à plusieurs fois....

L'AINE'.

Ah! mon Dieu, mon papa, eh bien, vous eûtes bien peur sûrement?

M. DELMAS.

Oui, sans doute, j'appellai même, je criai; mon pere vint avec de la lumiere, & il vit lui-même les rideaux faire le même manege.

L'AINE'.

Eh bien?

M. DELMAS.

Mon pere, qui n'étoit point un

enfant, & qui vouloit m'éclairer l'esprit sur ma crainte mal fondée, comme je le fais sur la tienne, envoya chercher une échelle pour examiner la cause de cet événement qui paroissoit extraordinaire. Il monta lui-même à l'échelle, & trouva sur l'impériale du lit un gros rat qui s'étoit pris la patte dans un des anneaux du rideau, & qui, allant & venant pour se débarrasser, faisoit jouer le rideau, en l'ouvrant & le fermant très-fort.

L'AINE'.

Bon, un gros rat!

M. DELMAS.

Oui, un gros rat, qu'il prit & qu'il me montra; car malgré ce qu'il m'en disoit, je ne voulois pas le croire. Eh bien, si on n'avoit pas été à la cause de cette avanture, & qu'on ne m'eut pas mis au fait, j'aurois cru que c'étoit mon

grand pere qui revenoit, comme on dit, pour me demander des prieres.

L'AINE'.

Sûrement.

M. DELMAS.

Oh, tu vois bien que j'avois tort d'avoir peur, & cette découverte m'a guéri depuis pour toujours de croire aux revenans; sois certain qu'il en est de tout ce qu'on raconte sur cela, comme de cette histoire.

LE CADET.

Eh! mon papa, contez-lui aussi celle des papiers du jeune Clerc de Procureur, qui se culbutoient tous dans sa chambre pendant la nuit, & sautoient les uns sur les autres; oh! elle est bien drole celle-là; vous me l'avez racontée à moi tout seul, & elle m'a guéri de la peur, moi.

M. DELMAS.

Ah! oui encore, eh bien raconte-la lui, puisque tu t'en souviens.

LE CADET.

Qui, moi? Dame mon papa! je ne sais pas si j'en pourrai venir à bout.

M. DELMAS.

Allons, raconte comme tu pourras.

LE CADET.

Ecoute bien, mon frere, & tu vas voir s'il faut avoir peur des choses qui nous effrayent d'abord. Il y avoit une fois un jeune Clerc de Procureur.....

M. DELMAS.

Il y avoit une fois..... Allons donc, tu commences ton récit comme le conte d'une vieille bonne femme. Commence par dire: *un jeune Clerc de Procureur*; & fois

intelligible dans ton récit, pour cela, ne te presse point.

LE CADET.

Non, mon papa. Un jeune Clerc de Procureur travailloit dans sa chambre à ses momens de récréation à des procès pour son profit, & pour avoir de l'argent pour se divertir les Fêtes & Dimanches.

M. DELMAS.

Voilà bien des fois *pour*... *pour*... Il faut éviter tout cela quand on raconte.

LE CADET.

Oui, mon papa. Un de ses camarades qui voulut changer de chambre avec lui, parce que la sienne n'étoit pas si jolie, s'avisa, pour y parvenir, d'une bonne ruse.

M. DELMAS.

Fort bien. Raconte d'abord le

fait, en le préſentant du côté qui peut ſurprendre ; après cela, tu en développeras les cauſes naturelles : voilà comme ta petite hiſtoire intéreſſera & fera plaiſir.

LE CADET.

Oui, mon papa ; le pere du jeune Clerc, qui travailloit dans ſa chambre, venoit de mourir il y avoit deux jours. Ce jeune homme, qui étoit rempli de l'idée de la mort de ſon pere, & qui avoit toujours craint les revenans, s'imagina aiſément que ſon pere lui revenoit, quand pendant deux nuits de ſuite il entendit tous ſes papiers ſe remuer, ſe culbuter les uns ſur les autres, & ſe promener dans ſa chambre ; il avoit beau les remettre en ordre le jour, pareil tracas recommençoit la nuit.

L'AINE'.

Oh ! comme j'aurois eu peur ! eh

bien a-t-il découvert d'où cela venoit ?

LE CADET.

Ecoute donc. Prêt à changer de chambre avec son camarade, qui, pour le mieux attraper, lui promettoit que si, après avoir changé, il lui en arrivoit autant dans la sienne, il seroit toujours le maître de reprendre la sienne....

M. DELMAS.

La sienne, la sienne. Cela forme ce qu'on appelle une amphibologie; il faut mettre un autre mot distinctif, comme, la premiere, ou bien encore, celle qu'il avoit d'abord.

LE CADET.

Oui, j'entends : il seroit toujours le maître de reprendre la premiere. Le jeune Clerc dont le pere étoit mort, chercha un beau matin à découvrir s'il n'y avoit pas

quelque cause naturelle dans le bouleversement de ses papiers, imaginée par la malice de son camarade, pour avoir sa chambre. Après avoir bien examiné, il s'apperçut qu'il y avoit des fils attachés à certains papiers qui étoient sous beaucoup d'autres, dont les bouts passoient par les petits trous de la cloison de sa chambre, qui la séparoit de celle de son camarade. Ce camarade, qui arrangeoit tout cela en passant par une planche qu'il ôtoit de la cloison....

M. DELMAS.

En passant par une planche. On ne passe pas par une planche, mais par le trou pratiqué en ôtant la planche....

LE CADET.

Oui, mon papa; ce camarade tiroit ces fils à une certaine heure de la nuit, & causoit ainsi à l'autre une frayeur terrible.

L'AINÉ.

Voyez la malice. Je n'aurois jamais deviné cela. Eh bien, après il n'eut plus peur sans doute?

LE CADET.

Non sûrement, mais il fit bien peur à son tour au malin camarade; car, une nuit que de sa chambre ce dernier faisoit jouer ses fils, en les tirant pour promener les papiers, l'autre les tira aussi à lui de son côté assez brusquement, pour qu'il fût obligé de les laisser échapper, ou de les lâcher. Celui qui vouloit attraper l'autre, le croyoit bien endormi, & eut peur à son tour, que ce ne fût l'esprit du pere qui étoit mort, qui tirât ces fils; il les laissa là, & n'osa plus en tirer aucun. Le lendemain ils s'expliquerent; la mêche fut ainsi découverte; il ne fut plus question de troquer de chambre. Tu vois bien,

mon frere, qu'il ne faut jamais croire aux revenans, & que ce ſont des contes qui ne doivent jamais nous faire peur.

M. DELMAS.

Allons, tu ne t'es pas trop mal tiré de ton hiſtoire.

L'AINE'. (*impromptu*).

Eh bien, tenez mon papa, voilà qui eſt fini : cette hiſtoire là me raſſure, & je n'ai plus peur, plus du tout; donnez-moi la clef de l'armoire, & je m'en vais chercher mon habit tout ſeul.

M. DELMAS

Soit. Mais ne promets-tu pas plus que tu ne peux?

L'AINE'.

Non, vous verrez, il ne m'arrivera rien, pas plus qu'à mon frere; mais, quelque choſe qu'il m'arrive, je n'aurai pas peur, vous allez voir.

M. DELMAS.

Allons, prend cette lumiere, & vas hardiment, tu verras qu'il ne t'arriveras rien; je te le garantis.

(L'aîné prend un flambeau, & entre dans la chambre voisine).

SCENE VI.

M. DELMAS, *son fils cadet.*

M. DELMAS.

TON histoire l'a rassuré, j'en suis charmé; car, il est honteux à un garçon de son âge d'avoir peur des revenans.

LE CADET.

Oh! pour moi je n'en aurai plus de peur de ma vie; mais je crois qu'à mon frere actuellement le cœur lui bat bien fort.

(On entend dans la chambre voisine, l'aîné qui appelle à lui en criant).

L'AINE'.

Ah! mon Dieu! mon papa, mon frere, mon papa!

SCENE VII.

M. DELMAS, *ses deux fils.*

(*L'aîné revient dans le sallon tout effrayé, sa chandelle éteinte, & s'essuyant le visage*).

M. DELMAS.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc? qu'est-ce qu'il t'est arrivé?

L'AINE'.

Ah! mon papa, vous le croirez si vous voulez; mais cela est bien vrai, & je l'ai bien senti.

M. DELMAS.

Eh bien, qu'est-ce que tu as senti?

L'AINE'.

J'ai senti qu'en ouvrant la porte

du cabinet où eſt l'armoire, on m'a donné un grand coup tout au milieu du viſage, & on a éteint ma lumiere.

M. DELMAS.

Et quel coup peut-on t'avoir donné? Cela n'eſt pas croyable.

L'AINE'.

Je ne ſais pas ſi cela eſt croyable; mais cela eſt vrai toujours. Ah! mon Dieu, j'en tremble encore; & tenez, voyez ma chandelle éteinte, & la mêche toute écraſée, vous voyez bien que je ne mens pas.

M. DELMAS.

Il y a quelque choſe là-deſſous; allons, je veux voir d'où cela peut venir. Sûrement j'en découvrirai la cauſe naturelle. Rallumez ce flambeau...... Reſtez ici tous les deux, je veux voir moi-même ce qui peut en être.

(*Il entre dans la chambre*).

SCENE VIII.

Les deux petits DELMAS.

LE CADET.

ON t'a donné un coup dans le visage, & on a éteint ta chandelle? Cela est singulier. Est-ce que l'esprit de maman t'en voudroit? & lui as-tu fait quelque chose?

L'AINÉ.

Oui, mon frere, je me rappelle qu'elle vouloit que j'étudiasse un matin mes Evangiles, & je ne l'ai pas voulu; je l'ai impatientée bien fort, c'est peut-être cela qui a mis son esprit en colere contre moi.

LE CADET.

Oh! dame, mon frere, cela pourroit bien être; pourquoi ne l'as-tu pas dit? moi, je ne l'ai pas cha-

grinée du tout; voilà pourquoi son esprit ne m'a rien fait.

L'AINÉ.

Tu vois que j'avois bien raison de ne vouloir pas aller tout seul dans ce cabinet; oh! si j'y rentre jamais.....

SCENE IX.

M. DELMAS, *ses deux fils.*

LE CADET.

ALLEZ, mon papa, nous savons d'où cela vient, ne vous mettez plus en peine.

M. DELMAS.

Je viens aussi de m'en appercevoir; eh bien, qu'est-ce que vous savez?

LE CADET.

Mon frere vient de m'avouer qu'il a bien fort impatienté maman; & sans doute que pour l'en punir....

M. DELMAS.

Bon! quoi, tu retombes encore dans ces miseres-là, toi que je croyois plus raisonnable que ton frere? Ecoutez moi.(*A l'aîné*). Je viens de découvrir la cause naturelle de ce qui t'a fait tant de peur. Près de la porte du cabinet dont il s'agit, il y a un rideau de fenêtre noué à une certaine hauteur. La porte en s'ouvrant, prend par le haut ce rideau, & quand on la pousse jusqu'à l'ouvrir tout-à-fait, le nœud du rideau passe par dessus cette porte (*au cadet*). & c'est ainsi qu'il est tombé précisément à la hauteur du visage de ton frere. (*A l'aîné*). Voilà comme il a éteint ta chandelle, & t'a donné un coup dans le visage. (*Au cadet*). Il ne t'en a pas fait de même à toi, parce que tu n'a pas ouvert la porte autant que ton frere, & que le rideau est resté sur la porte. Mais

ce n'eſt pas aſſez de vous le dire; pour vous guérir de toutes vos idées, je veux vous le montrer, de façon que vous ne puiſſiez plus en douter: venez tous deux avec moi.

L'AINÉ.

Le maudit rideau! je n'aurois jamais imaginé cela. Allons donc voir.... & cela me guérira pour toujours.

Education ſinguliere d'un Moineau.

QUOIQUE l'homme, dit l'illuſtre M. de Buffon, ait moins d'influence ſur les oiſeaux que ſur les quadrupedes, parce que leur nature eſt plus éloignée & qu'ils ſont moins ſuſceptibles de ſentimens d'attachement & d'obéiſſance, on ne peut douter cependant qu'il ne puiſſe les apprivoiſer & leur faire

contracter une certaine affection pour lui. S'il falloit constater le fait par l'érudition, les oyes gardiens du capitole, les pigeons messagers de la Ville de Tyr, le beau moineau de Lesbie, sans oublier le perroquet de Corine, viendroient à notre secours. Un fait beaucoup moins brillant, mais plus intéressant par ses différentes circonstances, fera peut-être plaisir au lecteur & intéressera le philosophe.

Il a quatre années environ, qu'un Soldat Invalide du nombre de ceux qui ne peuvent se promener que sur une espece de cariole d'une méchanique fort simple, ayant eu par hasard un franc-moineau qui sortoit du nid, après avoir captivé la docilité de son jeune éléve par une nourriture abondante & par des caresses sans nombre, se résolut enfin de lui rendre ce bien si pré-

cieux, la liberté. Il lui avoit toutefois attaché un grelot au col, comme par pur amusement. L'oiseau ne se fit pas prier, & soit besoin, soit habitude, soit encore l'effroi que son grelot causoit à ses semblables, il revint le soir se percher sur l'épaule de son éducateur, & rentra avec lui dans les infirmeries pour aller se giter dans sa cage, suivant sa coutume. Depuis cette époque, il n'a cessé de sortir & de rentrer avec des circonstances frappantes. Cet Invalide est souvent accablé de douleurs cruelles, alors l'oiseau ne sort pas & ne quitte plus le lit de son maître que les jours que ce dernier est en état d'aller prendre l'air. Il est vraiment pendant tout ce temps, le garde malade le plus officieux & le plus compatissant; il exprime ses plaintes par un cri tout particulier, il ne sait de quel côté caresser son
maî-

maître pour l'appaiſer ; & ſitôt qu'il eſt aſſoupi, il voltige ſur le devant du lit & s'y tient comme pour avertir de ne pas troubler le ſommeil de ſon malade. Il ſemble même que ces différens ſoins l'occupent au point d'oublier ſa propre ſubſiſtance. Quelques careſſes que lui faſſent les autres Invalides, quoiqu'il ſoit accoutumé à les diſtinguer partout, même au loin, comme à Yſſi ou à Vaugirard, par leur habit bleu, jamais il ne ſe laiſſe prendre; mais auſſi jamais il ne ſe trompe, il reconnoit toujours ſon maître. Quand il ſe trouve en campagne par le mauvais tems, ou que le froid le chaſſe, il ne peut rentrer avec la même facilité, parce que la porte de l'infirmerie eſt fermée; que fait-il? il guette le premier habit bleu qui revient, ſe met ſur ſon épaule & rentre avec lui; il employe ſouvent le même

expédient pour ſortir. Dans les jours d'été, s'il eſt pourſuivi par quelques autres oiſeaux, ce qui lui arrive aſſez ſouvent, le bonnet de ſon maître eſt ſon refuge, & l'on diroit qu'il brave dans ce retranchement toutes les inſultes. Ce n'eſt cependant pas qu'il manque de courage, il s'en faut; le bruit de ſon grelot lui attire juſqu'à ſix ennemis à la fois & il n'a recours à la fuite qu'après avoir tiré parti de ſes forces, & ſur-tout du bruit qu'il fait avec ſon grelot, auquel il eſt tellement habitué, qu'il a l'air honteux & poltron dès qu'on le lui ôte. On s'apperçut de ce ſentiment pour la premiere fois, lorſqu'un particulier l'ayant pris dans un piége, lui coupa une partie des plumes de la queue & des aîles, & lui enleva ſon grelot. L'animal, après deux jours d'abſence, parvint à s'eſquiver des mains du raviſſeur;

mais il revint trifte & confus, & fa douleur, qui dura plus de huit jours, alloit jufqu'à lui faire perdre l'appétit, qu'il ne recouvra, ainfi que fa gaité, que quand fon maître lui eut remis un nouveau grelot. Un autre ennemi plus formidable pour lui, c'eft le chat qui rode dans les falles. Lorfque rentré pour fe coucher, il ne trouve pas fon maître au lit, ne croyez pas qu'il foit affez bête pour fe fourrer dans fa cage: qui eft-ce qui en fermeroit la porte? & comment feroit-il à l'abri de la griffe? Il va de lit en lit jufqu'à ce qu'il y rencontre quelqu'un éveillé; & pour fe mettre plus furement fous fa protection, il fe gliffe par préférence dans le gouffet de fa culotte, ou dans le havrefac, où il fe tapit de maniere à n'être vu de perfonne. Quelque régulier qu'il foit à ne pas découcher, il lui arrive par

fois de s'attarder; lorsqu'il trouve la porte fermée, il avertit qu'il est dehors en venant bequeter les carreaux de la croisée. Comme il est assez matinal, les malades n'ont pas besoin de mettre le nez à l'air pour savoir le temps qu'il fera dans la journée, le moineau les en prévient en revenant bientôt au lit du maître & ne sortant plus de la salle. Il sembleroit qu'il prévoit, ce qui arrive à tous les changemens de tems, que son maître va ressentir de nouvelles douleurs, ensorte que c'est un chagrin de plus pour son maître de voir que son oiseau ne va pas en campagne.

La confiance que lui donne l'usage dans lequel il est de se battre avec avantage, seul contre plusieurs, a développé chez lui la plus belle des qualités morales, celle de la générosité. Un autre franc-moineau qui n'étoit nullement de

ſa connoiſſance, fut attaqué dans la cour des infirmeries par pluſieurs autres moineaux. Il étoit terraſſé & preſqu'aſſaſſiné de coups de bec, lorſque Philippe (c'eſt le nom ſous lequel eſt connu notre oiſeau) vint à tire-d'aîle. Indigné de la lâcheté, il ſe jette dans la mêlée, écarte les aſſaſſins, & ne quitte le pauvre animal qu'il vengeoit, qu'après s'être bien aſſuré, non-ſeulement qu'il n'avoit plus d'ennemis, mais encore qu'il pouvoit regagner ſon nid.

On croiroit qu'aucune femelle ne ſe haſarderoit à choiſir un mari auſſi bruyant; cependant notre moineau à trouvé une compagne toutes les fois qu'il en a eu beſoin, & on a remarqué qu'il ſe partageoit également entre elle & ſon maître. Loin que ſon grelot effarouche ſa femelle, on diroit que notre fanfaron ſe plaît à l'agiter au milieu de ſes careſſes, pour inſulter à ſes ri-

vaux. Assidu dans la journée près de sa famille à naître, pourvoyeur infatigable à la nourriture de la mere & des petits, ne les abandonnant enfin qu'après les avoir mis en état de se passer de ses soins, il n'en revient pas moins exactement au lit de son maître. Si quelquefois on l'a vu s'écarter de cette régle, il n'a jamais manqué de revenir le lendemain matin comme pour rendre compte de sa conduite. Enfin à la maniere de se comporter à l'Hôtel des Invalides, avec son ménage & son maître, on feroit presque tenté de croire que, de tous les habitans de cette célebre maison, il n'a imité que ceux qui connoissant la rigueur des ordonnances, allient leur exécution à la sainteté de leurs engagemens.

Philippe cependant n'est pas sans défaut. L'amour propre perdit *Vert-Vert*; la jalousie paroît être

le vice dominant de notre oiſeau, & il la développe avec toutes les nuances dont elle eſt ſuſceptible. Il crut un jour avoir des ſujets de plainte contre ſa femelle; l'arracher du nid, la terraſſer, la maltraiter de toute façon, furent l'affaire d'un inſtant; mais bientôt rentrant en lui-même, il reconnoît ſa faute, il voit avec attendriſſement ſa femelle, la careſſe, la conſole & la reconduit après ce petit manége auprès de leurs chers nourriſſons. Etoit-ce caprice? étoit-ce jalouſie? Il n'en eſt pas de même de l'averſion qu'il a conçue pour une autre eſpèce que la ſienne: comme aucune reſſemblance, aucune liaiſon intime ne les uniſſent, ſa haine eſt ſans retour. Son maître eſt attaché a un jeune ſerin qu'un accident ſingulier à rendu ſédentaire. Il n'a qu'une patte, l'autre lui ayant été coupée à la ſuite d'une fracture.

Cet état invalide n'a pas touché de compaſſion notre fier moineau, quoi que lui-même privé d'un œil, doive ſavoir plus qu'un autre combien les infirmes méritent qu'on ſoit touché de leur ſort. Le maître eſt obligé de les tenir éloignés, & de prendre, lorſqu'il careſſe ou ſoigne ſon ſerin, des précautions infinies pour dérober ſes attentions au moineau, qui, ſur cet article, n'entend pas de partage. Si, malgré ces précautions, notre jaloux s'apperçoit de quelque choſe, ſa fureur s'exhale par des geſtes d'impatience, il s'échappe & croit punir ſon maître, en étant quelque tems ſans revenir. On dit qu'un Seigneur du voiſinage, poſſeſſeur d'un jardin, pour en éviter le dégât, ayant conjuré la mort de tous les moineaux, n'a pas plutôt appris que la ſinguliere exiſtence du notre faiſoit la conſolation unique d'un

ancien Militaire accablé d'infirmités, qu'il a mieux aimé faire grace à toute la race, que de permettre qu'il courût le risque d'être enveloppé dans la proscription.

Tant de bonnes qualités extraordinaires, sont le fruit de l'oisiveté, dans laquelle vit malheureusement & malgré lui un brave Soldat privé de mouvement par la moitié inférieure de son corps. Le besoin de s'occuper, de se distraire, de s'amuser, d'être aimé, de tenir enfin à quelque créature par la bienfaisance, a développé chez lui l'industrie & la patience auquel il doit cette singuliere éducation. C'est ainsi, qu'un prisonnier à la Bastille, avoit accoutumé, dit-on, les arraignées de son voisinage, à descendre autour de lui à un certain son de son luth, & à se retirer à son commandement; ainsi l'on a vû d'autres prisonniers surmonter

leur horreur naturelle pour les souris, & habituer celles-ci à dompter en échange leur goût farouche pour la solititude; ainsi Santeuil avoit élevé un de ses serins à ne siffler jamais à plus haute voix que lorsqu'il étoit le plus en verve. Sans doute la certitude de voir tous ses besoins satisfaits, l'habitude qu'on nomme si souvent instinct, peut-être un mouvement de reconnoissance que nous refusons aux autres animaux, parce qu'il nous arrive si souvent d'y manquer, ont-ils déterminé la docilité de l'oiseau, & développé chez lui des qualités dont il ne se doutoit pas.

Si quelques lecteurs mécréans s'imaginent qu'on a exagéré, on les invite à s'informer aux Officiers de santé, aux Sœurs de la Charité, à toutes les personnes enfin, qui, par état, ou par nécessité, frequentent les infirmeries de l'Hôtel

royal des Invalides, ils apprendront que notre récit, quoique hors de vraisemblance en apparence, est néanmoins encore au-dessous de la vérité.

Le Cadet généreux.

Un Marchand de Londres avoit deux fils. L'aîné d'un mauvais cœur & d'un caractere dur, haïssoit son jeune frere qui étoit beaucoup plus aimable que lui, & d'un naturel doux & paisible. Il n'étoit point de mauvais traitemens qu'il ne lui fît essuyer dès que l'occasion s'en présentoit, & les remontrances, & les réprimandes du pere ne purent lui faire changer de conduite. Le pere avoit une fortune considérable dans le commerce. Se sentant déja vieux, il fît son testament, & par un partage des plus

étranges, lui qui connoiſſoit ſes deux enfans, qui aimoit le cadet, & blâmoit la dureté de l'aîné, il laiſſa à cet aîné tout ſon bien, avec tout ce qu'il avoit de fonds & de vaiſſeaux, le priant ſeulement de continuer le négoce, & d'aider ſon jeune frere. Il mourut quelques tems après. Dès que l'aîné ſe vit ſeul maître, il ne contraignit plus ſa haine, & chaſſa de la maiſon ſon malheureux cadet; l'expoſant à la merci du ſort ſans lui donner aucun ſecours. Tant d'inhumanité dans un frere, remplit le cœur du jeune homme d'indignation & d'amertume: il étoit découragé. " Si mon frere me traite ainſi, diſoit-il en pleurant, que dois-je donc attendre des étrangers? ,, Il falloit vivre, & la néceſſité lui rendit le courage. Comme il étoit un peu au fait du commerce, il quitte Londres, & s'adreſſe à un Négociant

d'une Ville voiſine, à qui il offre ſes ſervices. L'autre les accepte & le reçoit dans ſa maiſon. Après quelques années d'épreuves, il lui reconnut tant de prudence, tant de vertu & tant d'exactitude dans ſes comptes, qu'il lui donna ſa fille en mariage, & en mourant il lui laiſſa tous ſes biens. Après la mort du beau-pere, le gendre ſe trouvant aſſez riche, & n'étant point de ces ambitieux inſatiables que la fureur d'amaſſer n'abandonne qu'aux bords du tombeau, plus jaloux de vivre en paix & de jouir de lui-même, il acheta dans une Province éloignée de la capitale, une belle terre avec ſon château, s'y retira avec ſon épouſe, & y vécut content avec honneur & bonne renommée.

Il eſt une Providence qui punit toujours les cœurs barbares. L'aîné, depuis la mort du pere, avoit

continué le commerce, multiplié les entreprifes, & long-temps tout réuffit au gré de fes vœux. Mais il vint une année fatale; fes pertes s'accumulerent; une tempête engloutit tous fes vaiffeaux lorfqu'ils revenoient avec une riche cargaifon. Dans le même tems plufieurs Marchands qui avoient entre les mains ce qui lui reftoit d'argent, firent banqueroute; & pour comble d'infortune, le feu prit à fa maifon, confuma tout ce qu'il avoit d'effets, & le réduifit à la mendicité.

Dans cet horrible état, il ne lui reftoit d'autre reffource pour ne pas périr de faim, que d'errer dans le pays, implorant l'affiftance des ames charitables que le récit de fes malheurs pouvoit attendrir. Il mangeoit le pain de la charité publique dans les larmes & les remords.

“ Où en ferois-je à préfent, fe difoit-il en foupirant, fi tous les hommes étoient auffi durs que moi? Ah! s'ils favoient comme j'ai traité mon frere, ils me repoufferoient avec horreur. Mon frere! mon frere! s'écrioit-il quelquefois dans le chemin, où es-tu? tu me maudis fans doute, & tù éprouves peut-être en ce moment les horreurs de la faim. Ah! que ne peux-tu me rencontrer & me voir; tu ferois vengé. Qùe ne puis-je en t'embraffant rompre avec toi ce morceau de pain, qu'une mere pauvre & généreufe vient de me donner par la main de fon jeune enfant; je ferois confolé... Helas! fi le hafard m'offroit à fes yeux, il ne reconnoîtroit jamais fon aîné fous ces lambeaux de la mifére. Il devroit pourtant efpérer de m'y trouver, s'il croit qu'il foit un Dieu vengeur. „

Un jour qu'il avoit fait plusieurs lieues, ayant à peine trouvé ce qu'il lui falloit pour se soutenir, il apperçut de loin un homme bien mis se promenant dans une prairie voisine d'un joli château dont il lui parut le Seigneur. Il s'avance, l'aborde, lui expose ses malheurs, ses besoins, & le conjure de lui accorder quelques secours. D'où êtes-vous lui demanda l'étranger, & comment s'est fait cet enchaînement de revers qui vous a réduit à l'état où vous êtes ? „ L'autre lui raconta son histoire en détail, ne supprimant que l'article de ses mauvais traitemens envers son frere. Dans l'effusion de son récit, il fut tenté plus d'une fois de lui révéler tout, & d'avouer qu'il avoit bien mérité ses malheurs : mais la crainte & le besoin le retinrent ; il craignit d'éteindre par cet aveu, la pitié qu'il vouloit inspirer a ce Seigneur.

Il en dit pourtant aſſez pour être reconnu de quiconque connoiſſoit ſa famille. L'étranger, ſans lui faire part de ſa découverte, l'emmene au château, & ordonne à ſes gens de le bien traîter & de lui préparer un logement pour la nuit. Le ſoir il raconte à ſa femme l'aventure qui vient de lui arriver, & lui communique ſon deſſein. Le pauvre dormit d'un ſommeil profond & paiſible toute la nuit, & le matin à ſon réveil, ſa premiere penſée fut; " que cet honnête homme eſt bienfaiſant! s'il n'eſt pas né riche, il méritoit de le devenir ,,. Quelques heures après, le maître l'envoie chercher. Quand il fut en ſa préſence, il le fixa quelque tems avec attendriſſement, & lui demanda s'il ne le connoiſſoit point? ,, Non répondit le pauvre. " Hé quoi! s'écria-t-il en pleurs, je ſuis ton frere ,,. En même-tems

il s'élance à ſon cou & l'étreint tendrement dans ſes bras. L'aîné, frappé d'étonnement, de confuſion, de repentir, de reconnoiſſance & de joie, tombe à ſes genoux, en s'écriant, mon frere! les embraſſe & les arroſe de ſes larmes en lui demandant pardon. „ Il y a longtems, lui répond ſon frere, que je t'ai pardonné. Oublie le paſſé, tu es riche, car je le ſuis. Vivons enſemble & aimons-nous. Oui, mon frere, je t'aimerai lui répond l'aîné, d'une voix étouffée par les ſanglots; mais je ne me pardonnerai jamais. Je me ſouviendrai toujours de la maniere dont je t'ai traité, & que c'eſt toi qui me ſoulages. „

L'hoſpitalité.

LE jeune Daphnis ſe retiroit un

ſoir vers ſa cabane, avec une chevre qu'il avoit gâgnée au combat de la flute, dans une aſſemblée des Bergers du voiſinage. Ayant retrouvé ſur le bord du fleuve le petit bateau qui lui avoit ſervi le matin à le traverſer, il y entra avec la chevre quinteuſe; mais dans la joie qu'il reſſentoit d'avance de préſenter à ſa famille le prix flatteur de ſa victoire, il ne s'apperçut point que le fleuve orageux rouloit ſes flots avec impétuoſité. Déjà il étoit au milieu, lorſque pouſſé contre une pointe de rocher, il rompit ſa rame. Le fleuve alors l'entraîna rapidement. La chevre ſauta hors du bateau & gâgna la rive à la nâge. Pour lui, il ſe voit menacé à chaque inſtant d'être pouſſé contre les écueils, où des flots furieux font entendre leurs mugiſſemens. Il ſembloit un tendre agneau qu'une lionne féroce emporte à ſes

lionceaux, qui déja rugissent, en venant du fond de leur antre au devant de leur proie. Le fleuve ne le poussa cependant contre aucun écueil; il l'emporta seulement, jusqu'au moment où l'obscurité de la nuit ne lui permit plus de voir le rivage. Souvent il apperçut quelque foible lueur sur la rive. Alors d'une voix alarmée, il appelloit à son secours, mais inutilement; le fleuve l'entraînoit avec trop de rapidité. Cette lumiere, dont il approchoit avec vîtesse, lui parut être dans un bateau sur le fleuve. Il éleva la voix, il appella du secours; & le bateau qui vint au devant de lui, arrêta le sien.

Deux hommes qui pêchoient, & qui, pour surprendre le poisson, l'éblouissoient par l'éclat d'un flambeau qu'ils avoient allumé, reçurent amicalement Daphnis dans leur barque, & l'ayant conduit à bord,

le ménérent de-là dans leur cabane, dont les murs étoient revêtus de filets humides. Daphnis y trouva un homme vénérable par son âge, & vêtu d'une maniere extraordinaire. Certes, se disoient les pêcheurs, nous sommes heureux aujourd'hui! Voilà déja deux étrangers que les Dieux nous ont amenés: voilà déjà deux fois qu'il nous ont procuré la joie de secourir des infortunés. Cependant l'un d'eux alla préparer des poissons pour leurs hôtes, & l'autre apporta du pain, du vin & des fruits. Le Vieillard fit asseoir Daphnis & le Pêcheur bienfaisant à ses côtés. Daphnis fut obligé de leur apprendre comment le fleuve l'avoit emporté: il leur conta ses frayeurs, comment il avoit vainement appellé du secours, & comment il s'étoit réjoui en appercevant le bateau & la lumiere. C'est ainsi qu'ils s'entretenoient avec

amitié, (car comment l'amitié ne regneroit-elle pas parmi des infortunés rassemblés chez l'homme de bien qui leur prête du secours, & qui rend grace aux Dieux de les lui avoir amenés)! C'est ainsi, dis-je, qu'ils s'entretenoient avec amitié, jusqu'à ce que l'autre Pêcheur apporta, d'un air riant, un plat de poissons apprêtés, qu'il plaça sur la table, & il s'assit aussi avec eux; ces deux Pêcheurs prierent leur hôte de manger. Oh mon pere! dit l'un deux au Vieillard, ton vêtement est somptueux & extraordinaire, ton langage n'est pas semblable au nôtre; il faut que tes malheurs t'aient conduit de régions lointaines. A ces mots, le Vieillard soupira sans pouvoir répondre: hélas! réprit-il enfin, ce n'est pas d'un pays bien éloigné que mes malheurs m'ont conduit ici; je suis de la ville de Crotone, où j'avois

place dans le Sénat. Mais hélas! les chefs de ce Sénat, qui devroient aimer les Dieux, la vertu & la justice, se plongent dans la volupté, corrompent les mœurs du peuple & sacrifient la vertu & la justice à leurs propres intérêts & à leurs vices. Le peuple, toujours aveugle, est trompé: il adore ceux qui sappent les fondemens de son bonheur. Je l'ai vu & j'ai combattu pour la vertu & pour la justice; mais tous m'ont chargé de leur haine. Les calomnies qu'ils avoient eu l'art de semer parmi le peuple, leur donnoient toute sureté pour persécuter la droiture & l'innocence. Enfin, ils m'ont exilé de la Ville où j'ai reçu le jour. Justes Dieux! si dans vos décrets vous êtes prêts de lui faire éprouver quelque calamité, ah! calmez votre courroux, & rappellez cette calamité déja près de ses murs coupables.

Ainſi parla le Vieillard en ſoupirant, & il tomba dans un morne ſilence. Les autres, remplis d'une tendre pitié, ſe turent auſſi. Ils parurent ſaiſis d'horreur, d'apprendre qu'il y eût un lieu au monde où la vertu & la droiture n'étoient pas à l'abri de l'injuſtice & du malheur; car il eſt douloureux à l'homme de bien d'apprendre que ſes ſemblables ſont injuſtes & vicieux. Les Pêcheurs ſe mirent à conſoler le Vieillard; ils tâchoient de l'amuſer par des entretiens pleins de gaîété, & par le récit de différentes aventures, juſqu'à ce que le ſommeil vint les inviter au repos.

Ce ne fut pas ſans inquiétude que Daphnis paſſa la nuit; il ſe rappelloit ſon pere, il ſentoit l'affliction que ce bon pere devoit avoir eu de ne pas voir arriver ſon fils.. A peine le ſoleil du matin eut-il frappé de ſes rayons dorés le

toît

toît couvert de mousse, les Pécheurs & leurs hôtes se trouverent tous rassemblés. Le Vieillard prit son bâton, il embrassa ses hôtes, &, les yeux mouillés de larmes : les Dieux, dit-il, récompenseront votre bienfaisance. Daphnis les embrassa à son tour, & remonta avec lui le long du fleuve. Il accompagna le Vieillard, en marchant d'un pas lent, & le voyant fatigué, il le pria d'appuyer la main sur son épaule. A l'heure du midi, Daphnis chercha des yeux quelque ombrage où le Vieillard pût se reposer ; & l'ayant conduit sous un ormeau, il le quitta & alla chercher des fruits : il revint bientôt ; & dès qu'ils se furent rafraîchis, il continuerent leur route. A l'approche du soir, Daphnis lui montra de loin sa cabane. Son pere Amyntas y étoit en proye à ses inquiétu-

dés. Triſtement aſſis, éclairé par la foible lueur d'une lampe, il s'occupoit de ſon fils. Il entend quelque bruit, il voit ſon fils; & tout à-coup tranſporté de joie, il ſe leve en tremblant & ſe jette au col de Daphnis. — Mon fils, dit-il, ô mon fils!..... C'eſt toi!..... que la nuit & le jour ont été triſtes pour moi! Il s'interrompt alors & ſalue gracieuſement le Vieillard qu'il apperçoit, en lui ſerrant la main; & Daphnis dit avec empreſſement à ſon pere, comment le fleuve l'avoit entraîné, & comment les Pêcheurs l'avoient ſauvé. Il lui conte l'hiſtoire du Vieillard, & n'oublie pas le ſoin qu'il avoit pris de lui, en lui ſervant de guide pour remonter le fleuve. Et ſon pere l'écoutoit avec extaſe, charmé de trouver dans ſon fils ces preuves de vertu & de commiſération.

O mon ami! dit Amyntas au

Vieillard, dispose de tout ce que les Dieux m'ont accordé! que ma cabane te serve d'abri! A ces mots il le conduisit vers un siége couvert d'une peau molle; & ayant mis son bâton de côté, il le pria de se reposer, & s'assit auprès de lui.

Ah! qu'elle félicité! reprit le Vieillard, plein de surprise & de joie, quelle félicité de se trouver avec des gens vertueux! O mes bons amis! c'est chez vous que je la retrouve, l'aimable vertu que j'ai cherché vainement dans le sein de ma patrie.—Cher ami! lui répond le pere de Daphnis; ne mets pas au nombre des grandes vertus celle de secourir les infortunés. Celui qui ne le fait pas est un monstre. Pourquoi les Dieux mettent-il ma cabane sous leur protection? Pourquoi répandent-ils la bénédiction sur mes arbres? Seroit-ce pour que je demeure seul à mon aise dans

ma cabane, tandis qu'il y a de la place & de l'ombre pour plusieurs? ou seroit-ce pour que je dissipe tout seul l'abondance des fruits qui font plier jusqu'à terre les branches de mes arbres? Ainsi s'entretenoient les Vieillards, & pendant ce temps Daphnis avoit couvert la table de lait, de pain & de fruits.

Bientôt ils allerent tous goûter les douceurs du repos. Aristus (ainsi s'appelloit le Vieillard de Crotone) Aristus, un peu fatigué de la longue course de la journée, dormit d'un sommeil profond, jusqu'à ce qu'il fût réveillé par les airs que les Bergers matineux jouoient sur leurs flûtes, en conduisant leurs troupeaux dans les paturages. Il sortit alors de sa cabane pour visiter la contrée, il monta sur une coline voisine, d'où il découvroit dans l'éclat de la lumiere du matin une vaste région, des côteaux re-

vêtus d'arbriſſeaux, plus loin des montagnes azurées, des campagnes & des prairies couvertes d'arbres fruitiers, & des forêts de ſapins, de chênes & de pins élevés. Dans le lointain, le fleuve rouloit avec fracas ſes flots mugiſſans au milieu des campagnes, des côteaux, des boccages & des rochers eſcarpés. Les ruiſſeaux d'alentour ſerpentoient plus doucement à travers le gazon, en produiſant un petit gazouillement, où tomboient agréablement, en petites caſcades, avec un peu plus de bruit. Une légion d'oiſeaux chantoit gaîment ſur les rameaux humides de roſée, ou faiſoit retentir dans l'air éclatant ſon ramage varié, auquel ſe mêloient les flûtes des Bergers & la voix des Bergeres, qui faiſoient paître en ſociété leurs troupeaux ſur les collines d'alentour ou dans les prairies. Le Vieillard étonné, promenoit ſes

regards incertains, tantôt sur les objets les plus éloignés, tantôt sur les plantes & sur les fleurs qui exhaloient à ses pieds leurs parfums. Transporté de joie, sa poitrine s'enfla, & il exprima son ravissement par ces mots :

Quels ravissans transports ! ô Nature ! Nature !
Que j'aime à contempler tes augustes beautés !
Quel faste pompeux des Cités
Egale ta simple parure ?
Pourquoi, dès ma naissance, arraché de ton sein,
Te viens-je, hélas ! si tard, consacrer mon hommage ?
Tous mes biens désormais vont couler de ta main.
O loix profondes du destin !
Mon bonheur, des méchans va donc être l'ouvrage.
Qu'ils ont été trompés dans leurs cruels desirs !
Je n'en veux point, ô Dieux ! d'autre vengeance,

Ils ſont aſſez punis par les nouveaux plai-
ſirs,
Dont je leur dois la jouiſſance.
Et que m'ont enlevé leurs indignes com-
plots ?
Avec des ſoins amers, des honneurs in-
ſipides ;
Quelques plaiſirs faux & rapides,
Mêlés de pénibles travaux.
Ah! mes plus vifs regrets ne ſont pas pour
moi-même.
Que vas-tu devenir, ô Peuple infortuné?
Aux piéges des méchans, ſans guide aban-
donné,
Où prendre un défenſeur contre leur rage
extrême?
L'homme de bien pâlit, de mon ſort con-
ſterné.
Plus que mes ennemis, ardent à me proſ-
crire,
Ton aveugle inconſtance a ſervi leur fu-
reur;
Je te pardonne ton erreur:
Leur voix calomnieuſe avoit ſu te ſé-
duire,
Et tu n'as pu percer dans le fond de mon
cœur.

A cultiver ces champs, mes mains ſont
toutes prêtes.
Ne craignez pas que mes chagrins ja-
loux,
Portent un air de deuil en ces calmes re-
traites.
Je veux bientôt, auſſi joyeux que vous,
Me mêler à toutes vos fêtes.
Pardonnez-moi, grands Dieux! ſi par d'af-
freux malheurs
Je vous ai reproché d'empoiſonner ma
vie;
Si, pour ſubir vos loix, fuyant de ma patrie,
J'ai tourné vers ſes murs des yeux char-
gés de pleurs:
Qui m'eut dit que votre ſageſſe,
Du ſein des plus vives douleurs
A la félicité dût guider ma vieilleſſe?
Forêts, recevez-moi ſous vos ombrages
frais,
Ouvrez-moi, bons Paſteurs, vos paiſibles
chaumieres.
Le fer n'eſt point caché dans mes mains
meurtrieres;
Je n'apporte chez vous que des penſers
de paix.
O paiſible ruiſſeau, ſur ta rive fleurie,

Je vais, devant les Dieux, repaffer tous
mes jours,
Bien fûr, malgré les cris de l'implacable
Envie,
Bien fur qu'aucun forfait n'en a fouillé le
cours.
Avant de t'abymer dans les plaines profondes,
Tu vas répandre au loin la vie & la gaîté;
Si je ne goûte plus cette félicité,
Mes ans vont s'écouler, auffi purs que
tes ondes,
Dans le fein de l'éternité.

Ainfi parla le Vieillard, pénétré du raviffement le plus délicieux; & après avoir jetté encore une fois fur toute la contrée fes yeux remplis de larmes de joie, il defcendit du côteau pour aller vifiter de près une petite cabane qu'il avoit apperçue au bout de la prairie.

Cependant Daphnis étoit auffi forti pour jouir de la fraîcheur délicieufe du matin. Il marchoit dans la douce rofée, lorfqu'il vit un

homme arrêté devant une cabane voisine, & cet homme pleuroit devant celui à qui appartenoit la cabane. Hélas ! disoit-il, que je suis malheureux ! Je ne le serois pas sans cet enfant, qui joue là sur le gazon. Ah ! cher & malheureux enfant ! Mais non tu n'es pas malheureux ; tu ris d'un air satisfait, en jouant sur le gazon, & tu ne pleures que quand tu me vois pleurer. Hélas ! je demeurois là bas sur le penchant de cette montagne : ce printems mes arbres étoient couverts de fleurs, & les productions de mon jardin venoient à souhait, lorsqu'il survint tout-à-coup un orage ; un torrent formé par l'amas des eaux, emporta ma cabane, mes arbres, mon jardin, & roula du limon des rochers dans l'endroit où fleurissoit l'espoir de ma subsistance.

Daphnis gémit en passant : béni soit l'homme, dit-il, qui assiste les

infortunés: les Dieux le voyent & ils le béniffent. Mais, ô Dieux! pourquoi fuis-je pauvre? J'ai vu, hélas! j'ai vu l'infortuné! Mon cœur a été ému de pitié & de douleur de ne pouvoir pas le fecourir! Ah! pourquoi fuis-je pauvre? ô Dieux!

Il rentra tout trifte dans fa cabane & il achevoit de raconter à fon pere ce qu'il venoit d'entendre, lorfqu'Ariftus furvint & les prenant par la main, il les conduifit dans un endroit délicieux que des arbres fruitiers ornoient tout à l'entour de leurs ombrages verdoyans. De la cîme du côteau qui protégeoit la cabane, on pouvoit parcourir des yeux toute la contrée. Une herbe graffe & haute couvroit les petits fillons, dans lefquels on introduifoit, à travers la prairie, l'onde bienfaifante d'un ruiffeau rapide, qui defcendoit en murmu-

rant entre les ronces & les vignes sauvages. De l'autre côté du côteau, une campagne cultivée s'étendoit au loin dans la plaine; & au bas étoit construite une cabane & un pressoir; & sur le devant, une feuillée de sureaux ombrageoit les bancs de gazon, qu'on y avoit formés.

Aristus embrassa Amyntas & son fils; ô toi, mon ami! & toi, le fils de mon ami! dit-il, cette cabane, ces arbres, ce côteau, tout celà est à vous, je vous le donne. Je viens d'acheter ce terrein, & j'y veux demeurer avec vous; les jours de ma vieillesse s'écouleront dans cette cabane, sous ces arbres, au bord de ces ruisseaux; & si je meurs, si j'expire dans tes bras, cher Amyntas, alors mes chers amis, ensevelissez-moi là-bas entre ces deux arbres touffus, où fleurissent des lys bleuâtres. Amyntas,

plein de ſurpriſe & de raviſſement, fut long-tems ſans pouvoir parler. Ah! dit-il enfin, en embraſſant ſon ami: cher Ariſtus, que tu es généreux! que ma vieilleſſe va s'écouler agréablement dans tes bras! Daphnis, quand nous mourrons, enterre-nous à côté l'un de l'autre au milieu des lys; & que ces arbres ſoyent nommés par toi & par tes enfants, *Ariſtus*, & *Amyntas*.

Ils allèrent enſuite viſiter la cabane, qui, ſans être ornée, étoit propre, ſpacieuſe & commode; le ſoleil du matin traçoit ſur les murs blancs, les ombres mouvantes des arbuſtes & des roſiers qui ſe balançoient devant leurs fenêtres. O Ariſtus! s'écria-t-il avec raviſſement, & courant à lui, il lui baiſa la main. Il fit enſuite le tour de toute l'habitation, & il la trouva entourée d'une forêt de beaux arbres; dont les branches ſoutenues

par des perches, plioient ſous le poids des fruits juſques dans l'herbe: il vit auſſi des ceintres formés par la vigne, qui s'étendoient d'un arbre à l'autre. Bienfaiſant Ariſtus! & il courut encore une fois lui baiſer la main. Ariſtus, témoin de la joie d'Amyntas & de Daphnis, éprouva le raviſſement divin, qui n'eſt ſenti que de Dieu & de l'homme généreux. Qu'elle félicité céleſte de voir les tranſports de reconnoiſſance de ceux à qui nous avons fait du bien!

Daphnis deſcendit gaiement pour conduire ſon troupeau dans les champs. Ariſtus & Amyntas reſterent ſur le côteau, s'entretenant enſemble à la douce chaleur du Soleil du matin. Cependant, Daphnis conduiſant ſon troupeau, ſe parloit à lui même: j'ai maintenant un côteau, & notre cabane devient vacante; ô Dieux! vous

qui m'avez exaucé, je puis déformais fecourir l'infortuné que j'ai vu hier; je prierai mon pere de lui donner notre cabane. Il paffa toute la journée dans cette idée fatisfaifante, & à peine le foir fut-il venu, qu'il voulut s'en retourner à fon ancienne cabane; mais déja il n'y trouva plus Ariftus ni fon pere. Quelle fut fa furprife, lorfque l'infortuné qu'il avoit vu le matin vint au-devant de lui! Ah Daphnis! Daphnis! dit cet homme, pendant qu'un torrent de larmes couloit de fes yeux, comment reconnoître un fi grand bienfait? comment exprimer mon raviffement, ma reconnoiffance? Les termes me manquent, mes larmes de joie ne peuvent fuffire! Ah, Dieu que l'homme par qui vous faites du bien eft heureux! Oui, Daphnis, ton pere m'a donné cette cabane & ces arbres. Daphnis transporté de

joie, embraſſa cet homme: fais-moi, diſoit-il, fais-moi le récit de cette agréable aventure ? comment mon pere t'a-t-il trouvé ? Peu après que tu m'a quitté, continua l'homme, mon fils cueilloit des pommes ſur ton côteau. Ton pere étant ſurvenu a pris l'enfant ſur ſes genoux, & lui a demandé qui étoit ſon pere? Philétas, a dit l'enfant, en balbutiant; & où eſt votre cabane ? ...... à cette demande, l'enfant à répondu en pleurant: nous n'avons plus de cabane, nous n'avons plus de jardin, nous n'avons plus d'arbres. Amyntas lui a demandé enſuite où j'étois; & il lui a ordonné de m'aller chercher: l'enfant ſautant de deſſus ſes genoux, eſt accouru pour me conduire à ton pere; il a fallu lui conter mon malheur: Philétas, m'a-t-il dit, cette cabane qui eſt là-bas au bout de la prairie, & les arbres

qui l'ombragent, feront, & ta cabane & tes arbres; j'habite maintenant ce côteau, fois mon voifin & mon ami. J'ai cru entendre la voix d'un Dieu; je croyois que c'étoit un fonge; je ne pouvois pas le remercier, je ne pouvois que pleurer. A ces mots, Philétas fe tut & leva les yeux au Ciel. Pendant qu'ils parloient ainfi, l'enfant ingénu avoit paffé fes petits bras autour des genoux de Daphnis; & d'un air riant il levoit fes regards fur lui comme s'il vouloit le remercier. — Vis heureux! Philétas, vis heureux dans ta cabane, que tes arbres foient bénis! dit Daphnis; & en difant cela, il prit l'enfant dans fes bras & le baifa, tandis que l'enfant avec fes petites mains, fe jouoit en fouriant dans les boucles de fes cheveux.

LES E'TRENNES,

PROVERBE.

PERSONNAGES:

Madame DORSIGNY.

MIMY, fille de Madame Dorſigny, âgée de 7 à 8 ans.

CE'CILE, BABET, } Amies de Mimy,

Une GOUVERNANTE.

La Scene eſt chez Madame Dorſigny.

Le Théâtre repréſente la chambre à coucher de Mademoiſelle Mimy. Il y a ſur le devant une petite toilette ſur laquelle eſt un carton. L'action ſe paſſe le premier jour de l'an, ſur les neuf heures du matin.

SCENE PREMIERE,

MIMY, *ſeule, ſe regardant avec complaiſance dans le miroir, & ajuſtant ſa coëffure.*

VOILA qui va à merveilles... je ſuis bien contente de maman, & des étrennes qu'elle m'a données.. que la petite Monroſe va endéver quand elle verra mon bonnet à dentelle!... Hier elle faiſoit tant la petite glorieuſe! à peine oſoit-on l'approcher: retirez-vous Mademoiſelle, vous aller gâter mon bonnet; s'il étoit de blonde ou de gaſe comme les vôtres, je ne m'en embarraſſerois pas......(*Elle leve les épaules*), la petite bégueule! jamais je n'ai vu tant faire la rencherie, & cela eſt laid, laid comme le péché mortel & d'une bétiſe!.... Une

épingle ici ne feroit pas mal. (*Elle place une épingle ſur la tête*). Bien... il viendra aujourd'hui beaucoup de monde à la maiſon, pour ſouhaiter la bonne année à maman... de beaux Meſſieurs.... je me tiendrai à côté d'elle.... ils me regarderont..... (*Elle fait différentes mines devant le miroir*). Ils me trouveront jolie... quand ils me feront des complimens, je ferai comme cela. (*Elle ſourit de différentes manieres*). Fi donc, cela reſſemble à cette vieille Madame Dorimont, quand elle veut faire la jolie... comme ceci... Bon.... ah quel plaiſir!



SCENE II.

MIMY, *la* GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE, *qui a tout entendu, entre brusquement.*

POUR cela non, Mademoiselle ; votre plaisir ne sera pas aussi complet que vous l'espérez, j'y mettrai bon ordre.

MIMY, *effrayée.*

Ah! ma bonne.... c'est que... je.... vous m'avez fait bien peur. (*Elle pleure*).

LA GOUVERANTE.

Il s'agit bien de cela, vraiment: j'ai entendu vos petits discours. Mademoiselle, il sont fort jolis; ils m'annonçent des inclinations que je suis très-charmée de connoître.

MIMY, *pleurant.*

Oui, allez; vous m'avez fait une peur, que je n'en puis plus; & vous savez que maman n'aime pas que l'on me fasse peur, elle sait bien que cela me rend malade.

LA GOUVERNANTE.

Vous voudriez me faire prendre le change, mais vous vous trompez; c'est le fond de coquetterie & d'orgueil que je viens de découvrir en vous, qui me fait peur à moi; elle est plus vraie que la vôtre, cette peur-là & malheureusement mieux fondée. Je suis bien fâchée de troubler votre joie, Mademoiselle; mais je vous avertis qu'il faut renoncer pour aujourd'hui à désoler Mademoiselle Monrose, & à plaire aux beaux Messieurs; vous aurez la bonté d'ôter ce bonnet-là, & de mettre aujourd'hui votre coëffure la plus commune.

MIMY.

Ma bonne, je vous en prie, laissez-moi mon bonnet; je ne dirai pas à maman que vous m'avez fait peur.

LA GOUVERNANTE.

Je m'y attendois bien. Non Mademoiselle, je n'ai point de composition à faire avec vous; & si j'avois à faire grace, vous vous y prendriez mal pour l'obtenir; sachez que, quand je punis, c'est que je le crois nécessaire, & que rien ne peut me faire changer. Vous mettrez votre bonnet de tous les jours, entendez-vous? cela est décidé; prenez votre parti de bonne grace, je reviens á l'instant, & je compte vous trouver coëffée, sinon; gare le bonnet de nuit.

MIMY.

Ma bonne, je vous en prie, par-

pardonnez moi, cela ne m'arrivera plus.

LA GOUVERNANTE.

Je le compte bien : c'eſt inutilement que vous me priez, car vous ne porterez pas aujourd'hui ce bonnet-là; mais ſoyez ſage, modeſte, & ſur-tout point orgueilleuſe.... Si je n'ai point de ſujet de me plaindre de vous pendant tout le reſte de la ſemaine, c'eſt Dimanche les Rois... je ne vous en dis pas davantage, je vous promets que vous ſerez contente de moi. Allons, dépêchez vous. Madame Durozoi eſt avec ſes filles auprès de Madame votre mere; on vous a demandé pluſieurs fois. (*elle ſort*).



SCENE III.

MIMY, *seule.*

VOILA qui est fâcheux, cette misérable porte! si j'avois eu soin de la tenir fermée.... Mais dépêchons-nous; si Cécile & Babet alloient monter, elles me verroient ôter mon bonnet pour en mettre un plus commun, & puis elles se douteroient de toute l'histoire: oh que je serois désespérée!... pourvu que maman ne s'avise pas de parler devant elles de mon bonnet neuf.... (*Elle tire du carton un bonnet*). Il faut donc mettre cela aujourd'hui. (*Elle regarde le bonnet en levant les épaules*). Allons donc (*Elle se met en devoir d'ôter celui qui est sur sa tête*). Mais aussi Dimanche.... (*On entend du bruit*). Ah

Ciel! voici du monde... (*Elle ôte promptement son bonnet*).

SCENE IV.

MIMY, CECILE & BABET.

BABET.

EH bien, Mimy, es-tu morte? il y a une heure que nous t'attendons.

CECILE, *d'un air précieux.*

Pour cela, Mademoiselle, vous n'êtes pas trop honnête, il faut vous venir chercher jusques dans votre chambre.

MIMY, *embarassée, laisse tomber son bonnet par derriere elle.*

C'est que je me coëffois, mes bonnes amies, &....

BABET.

Tu te coëffois? tu es bien longue à te coëffer; tiens, mal-propre que tu es, voilà ton bonnet à terre. (*Elle ramasse le bonnet*).

BABET.

Attends donc que nous l'examinions; mais voilà du beau! comment diantre, de la dentelle? Je n'en porte point encore moi, & si j'ai un an & demi plus que toi.

CECILE.

Oui cela est assez propre & bon pour toi, Mimy; c'est plus honnête que ces petites salopperies que tu portois; ce sont surement tes étrennes?

BABET.

Oh ça, ma bonne amie, Mimy, j'ai une envie des plus grandes de

te voir ce bonnet-là, allons que je t'aide à le mettre.

MIMY.

Non, c'eſt que... tiens... l'ouvriere a encore quelque choſe à y faire.

BABET.

Tu te mocques; ce bonnet-là eſt fini, & très-fini.

MIMY.

Mon Dieu, que tu es terrible! c'eſt.... le ruban qui n'eſt pas bien choiſi.

CECILE.

Il eſt vrai qu'il eſt des plus communs.

BABET.

Ce ruban-là? je le trouve des mieux aſſortis: allons, pas tant de

façons; tu fais la petite mutine, je crois. (*elle veut lui mettre le bonnet*).

MIMY, *se défendant.*

Non, quand je te dis que je ne veux pas le mettre, & que je ne le mettrai pas.

BABET.

Oh, oh, tu le prens sur un drôle de ton? Eh bien! fais comme tu jugeras à propos.

CECILE.

En vérité, Mademoiselle, c'est bien mal reconnoître l'amitié qu'on a pour vous.

MIMY.

Comme vous me désolez! Eh bien, tenez, je vous avouerai que c'est que ma bonne me l'a défendu.

BABET.

Comment dis-tu? ta bonne!

CECILE.

Voici une bonne hiſtoire.

BABET.

Comment tu es aſſez ſotte, à ton âge, de te laiſſer maîtriſer par ta bonne?

MIMY.

Cela vous eſt bien aiſé à dire: c'eſt que c'eſt une perſonne bien ſage, bien prudente, & qui me veut beaucoup de bien, que ma bonne; du moins maman me le dit-elle à chaque inſtant, & elle veut que je lui obéiſſe comme à elle-même.

BABET.

Comme à elle-même, à une domeſtique? mais cela eſt épouvantable.

CECILE.

Effectivement, c'eſt une eſpece de Servante qu'une Gouvernante. On peut mettre ça à la porte quand on veut: n'en avons-nous pas eu juſqu'à trois?

MIMY.

Ah! ma bonne n'eſt pas une Gouvernante comme les autres.

BABET.

Comme les autres, ou non, c'eſt une domeſtique, enfin.

CECILE.

Oui, tu as raiſon, une domeſtique; & ta mere t'ordonne d'obéir à une domeſtique? Ah Ciel! pour moi l'on m'aſſommeroit plutôt.

MIMY.

Mais eſt-ce que vous n'avez pas une Gouvernante auſſi, vous?

BABET.

Oui, nous en avons une; mais je voudrois bien, pour voir, qu'elle s'avisât de faire la maîtresse, comme je vous la ferois dénicher bien vîte.

MIMY.

Ah! ici, il n'y a que maman qui a le droit de chasser les domestiques.

BABET.

Imbécille que tu es, est-ce que tu ne sais pas comment il faut s'y prendre pour faire chasser un Domestique qui déplaît?

CECILE.

Pour cela, tu es bien neuve.

MIMY.

Dame, j'avoue bonnement que je n'en sais pas autant que vous.

BABET.

Tu te ſouviens bien, ma ſœur, de cette Demoiſelle Colette, notre premiere Gouvernante, comme elle vouloit faire la maîtreſſe, la ſévere, nous mener à ſa volonté? Mademoiſelle nous donnoit des tâches; Mademoiſelle vouloit nous faire apprendre des leçons; Mademoiſelle faiſoit la rapporteuſe; & puis c'étoit toujours des querelles épouvantables. Cela n'a pas duré long-tems; va, j'ai ſû la déſoler ſi à propos, la deſſervir ſi adroitement auprès de maman; enfin, j'ai tant fait des pieds & des mains qu'elle a été obligée de décamper.

CECILE.

Elle étoit bien tenace celle-là, maman avoit de la confiance en elle.... Nous avons eu des pei-

nes.... des peines .... mais à la fin nous en sommes venues à bout. Croirois-tu que nous l'avons forcée elle-même à demander son congé?

BABET.

Et toutes celles qui sont venues depuis ont changé de ton. Nous les avertissions d'avance; nous faisions nos conventions, & lorsquelles y manquoient, crac, à la porte.

MIMY.

Que vous êtes heureuses! je n'aurois jamais cette hardiesse-là, moi. Je sais pourtant bien lui faire quelques petits chagrins. Pour peu qu'elle me touche, elle ne me donneroit qu'un petit coup sur l'épaule, je pleure, je crie de toute ma force. Maman vient, ma bonne lui raconte tout, & je suis encore grondée par-dessus le marché.

BABET.

Pauvre nigaude! il faut raconter l'hiſtoire différemment.

MIMY.

Ah, oui, mais c'eſt que c'eſt une femme qui dit toujours vrai, que ma bonne; maman le ſait bien.

BABET.

Allons donc, tu es un enfant; il faut avoir de la fermeté, lui dire tout net que tu n'es pas faite pour lui obéir, au contraire; parce que les domeſtiques ne doivent pas commander aux maîtres, ſans quoi elle te menera toujours par le nez.

CECILE.

Sans doute, il faut faire un peu ſentir à ces gens-la, ce qu'on eſt, & ce qu'ils nous doivent.

SCENE V.

CECILE, BABET, MIMY, LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE.

MESDEMOISELLES Durozoi, que faites-vous donc ici, s'il vous plaît ?

BABET.

Mais, je crois que nous n'avons aucun compte à vous rendre.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes bien incivile pour une Demoiselle de votre condition. Eh bien apprenez, Mademoiselle, que vous êtes ici chez moi, que vous ne deviez pas y monter sans ma permission.

BABET *en riant à sa sœur.*

Qu'en dis-tu ma sœur? Nous croyions pourtant être chez Madame Dorsigny.

CECILE, *sur le même ton.*

Je le pensois, comme toi; mais nous nous trompons, comme tu vois. Eh, eh, eh, eh, cela est plaisant, (*à la Gouvernante*). Je vous demande bien des pardons, Madame, eh, eh, eh.

LA GOUVERNANTE.

Mais, je vais de surprise en surprise; oui, Mesdemoiselles, je suis ici chez moi. Vous n'ignorez pas que je suis Gouvernante de Mademoiselle Mimy. Par-tout où je suis auprès d'elle, j'ai l'honneur de représenter Madame sa mere, & ici plus particuliérement qu'ailleurs.

(*Cecile & Babet continuant de rire.*) En vérité, je ne puis m'empêcher de vous dire que vous êtes bien grossieres; quand vous ne respecteriez en moi que mon âge.....

BABET.

Grossiere, vous-même.... Mais, avec votre permission, nous ne sommes pas faites à respecter des domestiques.

CECILE.

Oh, mon Dieu! nous n'avons pas reçu cette éducation là, par exemple.

LA GOUVERNANTE.

Il paroît que vous en avez reçu une excellente. Mademoiselle Mimy a dû beaucoup profiter de votre converſation.

BABET.

Certainement, si elle veut nous

croire, elle n'obéira plus à des gens à qui elle doit commander.

LA GOUVERNANTE.

Je m'apperçois que vous vous êtes entretenues de très-jolies choses. Allez, mes cheres Demoiselles, vous n'excitez plus en moi que la pitié. J'avois seulement à vous dire que la visite de Madame votre mere est finie, & qu'elle vous attend pour s'en aller. Vous ne pouvez trop vous hâter de vous rendre auprès d'elle.

CECILE, *d'un air mocqueur.*

Vous voulez donc bien recevoir nos respects.

BABET, *à Mimy à demi-voix.*

Que je te voye tantôt ton bonnet neuf, sinon..... (*à la Gouvernante, d'un air sérieux affecté*). Madame, j'ai l'honneur d'être.....

eh, eh, eh, eh, (*elle sort avec sa sœur en éclatant de rire*).

SCENE VI.

LA GOUVERNANTE, MIMY.

LA GOUVERNANTE.

VOILA deux méchantes pestes; si je les avois soupçonnées d'être aussi dangereuses, elles ne feroient certainement point entrées ici. Mais, que signifie, s'il vous plaît, ce bonnet neuf qu'elles veulent vous voir tantôt?

MIMY, *avec humeur.*

Ah ça, c'est mon bonnet d'étrennes, pourquoi ne voulez-vous pas que je le mette aujourd'hui?

LA GOUVERNANTE.

Pourquoi? la queſtion eſt ſinguliere, Mademoiſelle, vous le ſavez bien mieux que moi; d'ailleurs, je vous le défends, cela doit ſuffire.

MIMY, *à demi-voix.*

Oh! vous me le défendez...... vous me le défendez..... eſt-ce que je ſuis faite pour....

LA GOUVERNANTE.

Parlez plus haut, Mademoiſelle, ce que vous avez à dire mérite d'être entendu.

MIMY, *du même ton.*

C'eſt vrai..... une ſervante..... faire la maîtreſſe.

LA GOUVERNANTE, *après l'avoir regardée quelque temps sans rien dire.*

Fort bien, Mademoiselle, vous avez admirablement profité; si on vous laisse faire, vous égalerez bientôt vos maîtresses, je ne sais pourtant pas si Madame votre mere aimeroit que vous prissiez de pareilles leçons; je l'entends, je crois; il faut lui demander son avis.

SCENE VII & DERNIERE.

Madame DORSIGNY, LA GOUVERNANTE, MIMY,

Madame DORSIGNY.

POURQUOI ne descendez-vous donc point, Mademoiselle, de-

puis le temps qu'on vous appelle? Mais, qu'eſt-ce que c'eſt? vous voilà toute en déſordre, décoëffée, le viſage rouge, les yeux humides..... Eſt-ce que vous auriez eu querelle avec votre bonne? vous ſavez bien que je n'aime pas cela.

MIMY.

Non maman, c'eſt que.... c'eſt elle qui...

Madame DORSIGNY.

Qui, elle? De qui parlez-vous, s'il vous plaît?

MIMY.

C'eſt de ma bonne qui veut me mettre aujourd'hui en pénitence ſans ſujet.

Madame DORSIGNY.

C'eſt votre bonne, qu'il faut

l'appeller, ou bien Mademoiſelle; qu'il vous arrive de prendre de ſemblables tons. Quant à la pénitence, vous la méritez sûrement; ainſi je prétends que vous la ſubiſſiez ſans murmure.

LA GOUVERNANTE.

J'ai ſurpris ce matin Mademoiſelle ſe regardant dans le miroir, & tenant des diſcours d'une coquette conſommée; j'ai pris le parti, pour rompre ce penchant, de lui défendre de mettre aujourd'hui ſon bonnet d'étrennes.

Madame DORSIGNY.

Vous avez fort bien fait; mais cette explication étoit inutile: on doit vous obéir ſans examen.

LA GOUVERNANTE.

Point du tout, je ſuis ici ſur le pied de ſervante; j'y dois faire les

volontés de tout le monde, n'eſt-ce pas Mademoiſelle Mimy? Ne ſont-ce pas là les leçons que vous ont données les Demoiſelles Duroſoy?

Madame DORSIGNY.

Mais voilà qui eſt horrible; comment petite impertinente, vous avez tenu de pareils diſcours?

LA GOUVERNANTE.

Non, Madame, il faut lui rendre juſtice; elle eſt trop bien née pour parler ainſi: elle s'eſt ſeulement laiſſée aller un inſtant aux mauvais propos des Demoiſelles Duroſoy, qui ſont bien les deux plus dangereuſes petites perſonnes, & les plus mal élevées que je connoiſſe.

Madame DORSIGNY.

Je ſuis bien aiſe d'apprendre

cela; ah! bien, mademoiſelle, je vous défens très-expreſſément de voir jamais les Demoiſelles Duroſoy, ſi ce n'eſt en ma préſence, & lorſque je ferai à portée d'entendre tous vos diſcours, & de n'en pas perdre une ſeule parole.

MIMY.

Elles ſont venues me chercher, maman, ce n'eſt pas moi, qui....

Madame DORSIGNY.

Cela ſuffit, je pretends que vous reſpectiez votre Gouvernante, que vous la regardiez comme un autre moi-même, & que vous lui obéiſſiez en tout ſans héſiter.

MIMY.

Oui, maman.

Madame DORSIGNY.

Prenez garde à ce que vous me

promettez; vous ſavez combien je vous aime? Eh bien! ſi vous manquez le moins du monde à ce que je viens de vous dire, vous perdrez ſans reſſource mon amitié. Allons, demandez excuſe à votre bonne.

MIMY, *d'un air honteux.*

Ma bonne, je ſuis bien fâchée....

LA GOUVERNANTE.

Cela ſuffit, Mademoiſelle, j'oublie tout. J'eſpere que vous tiendrez parole à Madame votre mere; car, je le diſois à l'inſtant, vous avez un aſſez bon caractere: il ſeroit bien fâcheux qu'il fût gâté par la mauvaiſe compagnie des Demoiſelles Duroſoy.

Madame DORSIGNY.

C'eſt à quoi je vous prie de tenir la main; j'aurai ſoin de mon côté

côté qu'elles ne se voyent que lorsque cela sera indispensable; mais toujours en ma présence.

LA GOUVERNANTE.

Madame, en faveur du repentir de Mademoiselle, vous voudrez bien qu'elle mette aujourd'hui le bonnet dont vous lui avez fait présent?

Madame DORSIGNY.

Elle ne le mérite guères; mais vous êtes la maîtresse.

MIMY.

Maman... ma bonne... que je vous embrasse... cela ne m'arrivera plus jamais.

Madame DORSIGNY, *après avoir embrassé sa fille.*

C'est bien, ma fille; achevez de vous coëffer, dépêchez-vous.

Je vous menerai avec moi faire quelques visites : il n'y a rien qui forme plus les enfans que cet usage ; & quelque gênant, quelque embarrassant même qu'il soit très-souvent, il sera toujours le mien. (*A sa fille*). Souvenez-vous bien de la leçon d'aujourd'hui, & du danger que l'on court lorsqu'on fréquente de mauvaises compagnies, car dit le Proverbe....

Fin de la deuxieme Partie.

